



L'Apostrophe

Écrire et penser ensemble

Hiver 2020 - Cahier n°8

Sources et ressources
**« Tout commence
par une rencontre »**

Par Jérôme

De la plume au pinceau
Des super-héros dans la ville

Lignes de vie
La fille sans racines

Par Francine

DOSSIER

Souffrances

et espoirs déconfinés



À qui le tour ? Confinés, rendons-nous proches !

Cet éditorial et ce numéro de *L'Apostrophe* sont écrits durant le deuxième confinement. Les promesses de vaccin nous font croire que ce sera le dernier et nous l'espérons, non comme un sentiment mais un engagement commun. Un endroit, quelque part, entre attente et attention...

À qui le tour ?

Le titre de cet éditorial est double. Le premier, « À qui le tour ? », questionne le ras-le-bol de celles et de ceux d'entre nous qui sont touchés par le creusement des inégalités durant cette crise. Chaque crise est un puits qui se creuse toujours plus sous nos pieds et nous rend encore plus invisibles, fragiles, effaçables... La roue tournera-t-elle ou la précarité est historiquement toujours pour les mêmes ? Cette question d'une précarité héréditaire, qui s'inscrit dans le temps et de génération en génération, hante les jours et les nuits des plus pauvres. À qui le tour ? Et pour celles et ceux d'entre nous qui en étaient si proches, le tour est un mauvais tour qui nous voit plonger plus rapidement, plus âprement, dans la pauvreté et sans perspectives à court ou moyen termes.

“ Les premiers mots sont difficiles à sortir et, après, ça vient tout seul comme des larmes qui coulent. ”

Les deux confinements ont été durs. La solitude nous a cernés, coincés à la maison, piégés dans nos pensées alors que la vie active nous permettait d'y échapper. Peur d'être enfermé tel un claustrophobe dans un monde sans libertés car les serpents, cette fois, se trouvent dans l'air respiré. Pas facile d'avoir un toit et un loyer impayé pendant plusieurs mois. Pire encore et effrayant de voir des personnes dehors. Durant la première vague, les infos nous submergeaient : personnes infectées, personnes décédées, personnes perdant leur emploi, nous y sommes ! Il y avait des jours où nous ne voulions plus faire partie de ce monde, plus manger chez les amis ou la famille. Le proprio voulait nous dégager. La boîte mail remplie avec des réponses négatives de recherche d'emploi. Fumeur, le stress nous fait fumer encore plus. Un paquet se fume, notre santé se consume et la santé du monde part en fumée. Pensant se protéger face au coronavirus en s'enfermant, c'est le stress qui nous détruit. Chercher de l'aide partout où cela est possible. L'aide de l'État est là, mais pas pour toujours. Ensuite les dossiers sont mis à l'étude ! Les sirènes de l'administration nous rattrapent. Des mois acunde revenu, sans vacances. Nos pensées imaginent le noir ! Le monstre Covid-19 rôde et prend notre place. Les dettes s'amoncellent. Les réponses négatives s'enchaînent et nos dossiers sont en traitement chronique ! C'est la merde !

« *Les premiers mots sont difficiles à sortir et, après, ça vient tout seul comme des larmes qui coulent* », nous dit Nelly, femme Myrthe. Et Irya, jeune fille Fushia, de répondre : « *On a vidé notre sac de colère sur du papier.* »

Ils ont été pour nous longs, allongés, prolongés... ces moments interminables et si durs, si cruels. Ils ont mis à mal nos liens déjà si fragiles. Ils ont mis de la distance géographique et existentielle entre nous. De fait, comment vivre dehors et sans attestation ? C'est tellement difficile. Comment vivre sans les autres ? Ces autres, avec qui il était parfois difficile de vivre, sont devenus, pendant les deux confinements, désirables, attendus, comme un « nous » et non plus un « eux ». Même leur regard, parfois méprisant, était encore un regard. Là, plus rien, un vide, un creux, un rien, comme un enfer. L'attente n'a pas de répondant, d'attention.

« *Ce soir, le fauteuil est vide et vide la maison [...]. Ce soir, le fauteuil est vide et triste la maison* », nous dit Joël dans ses écrits.

« **Confinés, rendons-nous proches !** »

Mais « confiné » a aussi au figuré le sens d'être voisin, être proche. Et si le confinement vécu par les riches et les pauvres nous rendait proches les uns des autres, nous entraînerait dans une fraternité, face à notre santé mise en danger. Les recherches de vaccin se font *a priori* pour tous, sans discrimination, sans exclusion, sans mérite des uns par rapport aux autres. C'est une invitation à nous regarder, nous envisager, nous recevoir les uns des autres comme partie prenante d'une commune humanité blessée, abattue. Elle va se relever avec tous et pour tous. Quelle belle aventure que celle de la fraternité universelle ! Il n'y a plus le tour des uns puis des autres. Il n'y a pas les premiers et les derniers. Nous sommes tous face au virus, enchaînés par la peur et membres d'une chaîne de fraternité pour le vaincre. Notre attente devient attention. Dans cette proximité, nous avons découvert la faiblesse de notre protection sociale pour les plus pauvres, au point que l'État a dû débloquer des aides exceptionnelles. Alors, après cette crise, rebondissons, prenons du recul et soyons courageux, à la hauteur de notre commune humanité et mettons en place un vrai plancher social pour tous, avec un revenu minimum garanti et sans contreparties. Le dossier de ce numéro montre combien nous avons été généreux les uns envers les autres, durant la crise. Nous avons communiqué ensemble, riches et pauvres, pour nous soutenir face à la solitude, à la grisaille du quotidien : ici, pour faire les courses et, là, pour soutenir l'écolier dans ses devoirs ou écrire à la personne derrière les barreaux. À la suite de la crise, rebâtissons-nous les murs entre nos classes sociales ? Oublierons-nous notre commune humanité qui peut nous rendre solidaires, heureux, dépendants les uns des autres pour une vie en abondance ? Ou ferons-nous un pied de nez à ce monde qui tourne en rond autour du fric pour lui montrer une autre voie : le bénévolat, l'entraide, la solidarité, le temps passé ensemble, l'écoute de la sagesse de nos anciens, l'attention à la Terre, la joie des enfants, le plaisir de la cuisine et du repas partagé, la lecture d'un texte spirituel et l'écriture qui nous ouvrent plus qu'elles ne nous enferment, la confection de masques pour nos frères et sœurs de la rue, le regard d'un paysage qui s'ouvre devant nos yeux... « *Nous, les êtres humains, nous sommes des vases communicants. Nous sommes tous reliés les uns aux autres* », nous dit Corinne. Alors, oui, nous serons des frères et des sœurs en humanité, membres de cette chaîne incroyable qui célèbre notre dignité inaliénable. L'attention deviendra notre *credo* et l'attente un avertissement de la joie. « *Je viens de loin et je vois de plus loin* », nous dit Assiatou l'Africaine. ■

Éric Senyo et Claude Bobey





<i>Comment est composée L’Apostrophe ?</i>	8
Champ libre	10
Les choses à ne pas dire	11
Oh, la femme africaine, la femme du monde entier... (sans titre)	15 16
Ce soir, le fauteuil est vide	18
Assise sur un banc	19
DOSSIER	
Souffrances et espoirs déconfinés	20
En guise d’avant-propos	24
Et, soudain, le confinement	25
Appel à l’amitié	28
Le temps d’un silence	30
Le temps de l’inventaire	33
Le temps du souvenir	34
Confinement, confiance	36
« <i>Je ne suis pas faite pour rester enfermée</i> »	41
La goutte de trop	42
Résistances, résiliences	45
Chanson de (petits) gestes	47
Là-bas, comme ici : le virus de l’égoïsme ou de la solidarité	49
De la plume au pinceau	50
Des super-héros dans la ville	51
Lignes de vie	76
Feuilles de vie de Francine, la fille sans racines	77
Agir ensemble	82
Vrac, des groupements <i>ad hoc</i>	83
Sources et ressources	88
« <i>Tout commence par une rencontre</i> »	89
Empreintes	100
La Messe de minuit	101

Comment est composée L'Apostrophe ?

L'originalité de cette revue tient à ses auteurs : tous les auteurs de cette revue sont des personnes vivant ou ayant vécu des difficultés ou des situations de précarité dans leur vie. Elles ont écrit individuellement ou collectivement, notamment au sein d'ateliers d'écriture.

Les textes individuels ont directement été écrits par leurs signataires. Certains sont sortis tels quels de l'imagination créative de leurs auteurs, d'autres ont fait l'objet d'un travail avec d'autres membres du groupe ou avec l'animateur de l'atelier. La pensée demeure totalement celle des auteurs.

Les textes collectifs résultent des échanges et des confrontations au sein de l'atelier d'écriture. Le texte se façonne collectivement à partir de ces matériaux. Une version est redonnée à lire aux membres du groupe afin de nuancer et de compléter, la séance suivante, jusqu'à parvenir à un texte représentatif des idées partagées par tous les membres du groupe.

Le dossier thématique comprend à la fois des textes individuels et collectifs. 95 % des expressions sont celles des membres des groupes. Les 5 % restant tiennent aux mots de liaison, d'articulation et autres corrections mineures. Le dossier thématique est une composition qui tente de faire droit à une certaine logique, à partir du matériau, riche et bouillonnant, que constituent les expressions en « je », « on » ou « nous » qui ont été partagées, oralement ou par écrit, sur le sujet abordé.

Tout ce qui s'exprime n'est pas pépète, mais il y en a toujours, et de fort belles ! C'est, en général, le cas des images qui sont souvent beaucoup plus parlantes que bien des discours.

Le dossier thématique résulte de plusieurs séquences de travail avec les membres de quatre groupes différents.

Sauf indication contraire, notamment pour les textes encadrés, les contributions spécifiques de chaque groupe ne sont pas distinguées.

Nous faisons le choix de garder certaines contributions individuelles, originales ou significatives, en général signalées par des guillemets. Nous n'utilisons pas ceux-ci lorsque ce qui est affirmé relève d'une prise de position collective.

Le rôle de l'animateur d'atelier : il n'intervient pas sur le fond. Il est là pour favoriser la libération de l'expression et accompagner sa mise au travail. Il donne des indications, propose des pistes pour favoriser le travail d'écriture ou de réécriture et faire, autant que de besoin et en dialogue avec les auteurs, davantage droit à la musique des mots, à l'émotion, à la clarté des messages que les signataires veulent transmettre.

En ce qui concerne les textes collectifs, l'animateur a de même pour mission de susciter l'expression personnelle de chaque membre du groupe, de questionner, relancer, aiguillonner, favoriser le dialogue entre tous et repérer les éléments relevant d'une prise de position collective. Là non plus, il n'est pas là pour faire passer ses idées.

Nous sommes conscients que cette composition n'est, en elle-même, naturellement pas neutre. Le risque de manipulation, même inconsciente, ou à tout le moins d'interprétation erronée, demeure présent. Nous tentons le pari de l'honnêteté et de la fidélité à la parole et à la pensée des auteurs. Les textes sont, dans cette intention, relus et validés par les groupes et peuvent faire l'objet de plusieurs allers et retours entre eux et les membres du comité éditorial (eux-mêmes pour moitié membres de ces groupes). Bonne lecture à tous... ■

Les membres du comité éditorial

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement du regard.

Les choses à ne pas dire

À propos des auteures

Ce texte est issu d'une démarche de création collective pluriartistique impulsée par la comédienne nantaise Vanille Fiaux et son Fitorio théâtre. Depuis deux ans, « Du c(h)œur des femmes » a rassemblé sur le quartier Malakoff, à Nantes, un groupe de quinze femmes et douze enfants pour créer ensemble : « Créer du lien, donner du temps, poser un regard sur, repousser les limites de, confier ses peines, sublimer ses douleurs. Toutes les femmes réunies dans ce c(h)œur y sont muses, interprètes, ambassadrices, poétesses. Je les accompagne et je les emmène. On y écrit, on y chante, on joue à être d'autres, on est bien ensemble. Certaines arrivent, d'autres partent et reviennent, passent un moment. Ici, c'est toujours ailleurs, un ailleurs plus lumineux et tendu vers une douceur certaine, nous tendons vers la joie ensemble dans la réalisation artistique. Nous sommes toutes baptisées d'un nom d'arbre ou de fleur... Je suis Vanille, femme Tremble. »

Nelly, femme Myrthe

« Femme et maman solo avec deux enfants, j'ai pris du plaisir à écrire ce texte à quatre mains. Avec ma fille Irya, nous avons voulu dénoncer les jugements qui nous blessent, de près ou de loin. Nous avons puisé dans notre vécu ou des situations dont nous avons été témoins, même elle, du haut de ses 12 ans. Lors de l'atelier d'écriture, Vanille nous a donné une liste de titres dont "les choses à ne pas dire". J'ai commencé à écrire quelques lignes, puis ma fille est rentrée du collège et m'a demandé ce que j'écrivais et, de là, nous avons eu un débordement d'inspiration. Dénoncer "les choses à ne pas dire", ce fut une sorte de libération pour chacune : sortir de son mutisme pour crier la douleur et montrer enfin du doigt ce qui fait mal. Curieusement, ce sont les premiers mots qui sont difficiles à sortir et, après, ça vient tout seul comme des larmes qui coulent. J'ai pu constater que, depuis les ateliers d'écriture, je grandis, je me libère, je reprends des forces, j'apprends à dire non : j'évolue dans ma vie de femme. »

Irya, jeune fille Fushia

« J'ai 12 ans et je suis en cinquième. Quand j'ai vu maman commencer à écrire les choses qui l'énervent, j'ai dit aussi ce qui m'énervait. J'ai parlé de mes chagrins. J'ai subi un harcèlement scolaire et j'ai été victime de discriminations par rapport à mon quartier, ma religion, mon métissage. J'ai parlé aussi des injustices que j'ai pu voir autour de moi. Parfois, j'en ai marre de me taire pour ne pas faire d'histoires ou pour éviter d'entendre : "Tu te plains encore !" Mais, ce soir-là, avec maman, on a vidé notre sac de colère sur du papier. »

Taire l'injustice,
Pour ne pas commettre l'outrage.

Taire l'inceste,
Pour préserver l'honneur de la famille.

Taire la grossophobie,
Pour ne pas dire que l'on se victimise.

Taire le viol,
Pour ne pas être accusée d'avoir allumé.

Taire la violence conjugale,
Pour préserver ses enfants.

Taire le harcèlement,
Pour que ça n'empire pas.

Taire l'enfance maltraitée,
Pour ne pas réveiller le monstre, cet adulte.

Taire sa maladie,
Pour ne pas être considérée déjà morte.

Taire sa dyslexie,
Pour ne pas être mise à l'écart.

Taire leurs infidélités,
Pour ne pas se voir pousser des cornes.

Taire sa solitude,
Pour ne pas être mal accompagnée.

Taire son homosexualité,
Pour ne pas se faire insulter.

Taire l'échec,
Pour ne pas décevoir.

Taire le racisme,
Pour ne pas entendre : « *Si t'es pas contente, rentre chez toi !* »

Taire, taire, taire,
Car ce sont des choses à ne pas dire.
Parler, c'est souffrir,
Risquer de tout détruire
Car, les vérités, ce sont des choses à ne pas dire.

Taire son bonheur,
De peur qu'il ne s'échappe.

Taire son amour,
De peur de se le faire voler.

Taire sa richesse,
De peur de susciter la jalousie.

Taire sa satiété,
De peur de blesser l'affamé.

Taire sa force,
De peur d'avoir trop de responsabilités.

Taire sa beauté,
De peur de se faire emmerder.

Taire son humilité,
De peur de devenir invisible.

Taire sa pensée,
De peur de choquer.

Taire son optimisme,
De peur de se faire casser son délire.

Taire sa fierté,
De peur de paraître nombriliste.

Taire son euphorie,
De peur d'être traitée de folle.

Taire son courage,
De peur de se faire bêtement défier.

Taire, taire, taire,
Car ce sont des choses à ne pas dire.
Parler, c'est souffrir,
Risquer de tout détruire
Car, les vérités, ce sont des choses à ne pas dire.

Taire sa douleur,
Taire sa peine,
Taire sa haine,
Taire son empathie,
Taire sa pitié,
Taire sa miséricorde,
Taire sa religion,
Taire son origine,
Taire sa bêtise,
Taire son âge,
Taire son ignorance,
Taire son savoir-faire,
Taire son quartier,
Taire sa pauvreté,
Taire la vérité, car elle ne peut être entendue par tous. ■

À propos de l'auteure

Assiatou, dont nous ne connaissons que le prénom, a écrit ce texte à l'occasion de la Journée internationale des femmes, le 8 mars. Ce jour-là, elle a souhaité le partager avec les femmes de l'accueil de jour d'Intermaïde, un accueil pour des femmes en grande difficulté sociale, à Tours. Nous savons d'elle qu'elle a fui l'Afrique pour demander l'asile en France. Elle a fait précéder sa lecture de ces quelques mots : « Bonjour, mes très chères Mesdames et Mesdemoiselles, je présente mes excuses de m'arrêter devant vous pour m'exprimer à l'occasion de notre Journée qui est le 8 mars. »

Oh, la femme africaine, la femme du monde entier...

Je viens de loin et je vois de plus loin
Toi, femme victime de tout
Maltraitée par ta propre famille
Maltraitée dans le foyer conjugal
Maltraitée au ménage (domestique)
Maltraitée de tout...

Mais la chance sera ouverte pour toi, un jour, malgré tout.

Toi, femme, je t'invite à l'école,
Je t'invite à apprendre un métier.

Femme, tu peux être Présidente
Femme, tu peux être ministre
Femme, tu peux être secrétaire
Femme, tu peux être coiffeuse
Femme, tu peux être couturière
Femme, tu peux être doctresse.

Tu peux faire le ménage pour avoir ta vie malgré tout, mais, oh...

Toi, femme,
Oh, femme d'Afrique,
Femme du monde
Tu sais quoi ?
Le premier mari d'une femme, c'est son métier. ■

Assiatou

À propos de l'auteur

Joël Talbourdet écrit depuis longtemps, « très longtemps ». Ses mots, ses textes, il les partage volontiers avec ses collègues et en particulier ceux de l'équipe du *Secours Catholique de Pléneuf Val André* en Côtes d'Armor à laquelle il participe. Parfois, il les laisse s'échapper plus loin, jusqu'à nous aujourd'hui. Pour parler de son écriture il aime à citer Yves Simon qui dans « *raconte-toi* » parle de l'écriture en ces mots : « Si j'écris parfois, c'est (...) pour que chacun s'empare de ces petits symboles à la portée de tous, en toute modestie, afin de « se dire », de se raconter, loin de l'élitisme des maisons d'édition »

(sans titre)

Chose incroyable, s'il en fut, voici qu'une fleur bleue
des champs a fleuri sur le bitume,
Regarde ! Mais prends garde qu'elle ne se sauve
ou qu'une saute de vent ne l'arrache,
Ou la bêtise recuite des foules, ou la froide saison
qui s'avance, tapie juste à deux pas...
Chose incroyable, s'il en fut, voici qu'une autre fleur
des champs s'ajoute à ce tableau,
S'ajoute à cet asphalte, à ce miroir assassiné, défait,
de souffrances et sans avenir,
Voici que poussent les bleuets, voici que les cœurs
se raccordent, naguère racornis,
Naguère si fragiles qu'ils s'ignoraient tout à fait,
à jamais, disait-on...

Chose incroyable, ineffable, il y a peu de temps encore,
voici que l'immuable bruit,
L'effroyable tumulte, se taisent et laissent libre cours
à l'imagination et à la création,
Celles qui attendaient depuis si longtemps qu'un bateau
les emportât loin devant,
Loin, très loin de cette ville, de ce môle gluant où s'engluent
les vivants, où se taisent
Les créatifs, les privés de tout, de boussole, de lumière,
d'oxygène et de vie,

Les étouffés de l'aube, cette aube si prometteuse
 que l'on a obscurcie, isolée, enfermée
 Dans le dortoir purulent d'un régime qui efface tout,
 sans nulle trace laisser,
 Sauf quelques écorchures pour se souvenir de ses geôles
 invisibles et indétectables,
 Geôles impeccables qui surgissent n'importe où,
 enfin là où le souffle suspect les attire,
 Là où le souffle maladif les entraîne, chemin balisé
 qu'elles ont tôt fait de repérer...

Debout, gens de travers, prenez vos plumes et vos drames,
 vos fusains et vos aquarelles,
 Vos chants et vos musiques, prenez tout et emportez-le
 dans vos bagages ultimes,
 Dans votre voyage dernier, ce chant vertigineux
 qui ne s'arrêtera pas et qui aura le dessus,
 Qui vaincra leur larmoyant et creux discours, celui qui,
 à petit feu, vous empêchait de vivre,
 Et empêchait votre fleuve de prendre toutes ces eaux,
 de grandir, de grossir et d'arroser
 Vos fleurs nouvelles, vos fleurs faites pour éclairer l'horizon
 et le parsemer de mille pétales,
 De mille insectes mauves, de mille autres encore...
 Mille secrets mis au cachot, mille secrets mis au rebut,
 Suspects dérangeants, si dérangeants souvent,
 remisés dans les fers qu'une main bientôt
 Libérera et mettra en plein jour, en plein soleil,
 loin de ces pierres glacées qui les retiennent encore. ■

Joël Talbourdet, printemps 2020

Ce soir, le fauteuil est vide

Ce soir, le fauteuil est vide et vide la maison
Le petit chien est chez la voisine, en attendant...
Que le vieux revienne chez lui, s'il revient...
Il a bien moins peur pour lui que pour son chien...

Ce soir, le fauteuil est vide et triste la maison
Ce matin encore, il y eut un rire et deux chansons
Et même le souvenir d'un souvenir en passant
Mais le cœur n'y était pas, il battait hésitant
Hésitant entre deux mondes, entre morts et vivants
Hésitant entre deux, le nôtre et le néant.

Ce soir, pas de petit chien, ni personne, mais bientôt...
Il reviendra le bonhomme ; dans sa maison, il reprendra
Le cours de sa vie d'avant, d'avant ce coup du sort
Enfin, comme il a dit, le docteur, si l'vieux s'en sort...

Ce soir, le fauteuil est vide et vide la maison
Le bonhomme est en exil, sur une île blanche
On lui remet de l'ordre, quelque part dans son cœur
Ce fut un drôle de dimanche pour le fauteuil... ■

Joël Talbourdet, août 2014

Assise sur un banc

Assise sur un banc aux couleurs décaties
Était déchevelée une femme en sanglots
Dont le visage beau semblait anéanti
Par on ne sait quel drame dont elle était le lot.

Assise sur son banc, elle se reposait en silence
En ce matin d'automne, dans ce parc un peu artificiel
Et reprenait des forces en regardant le ciel
En écoutant le vent qui agitait les branches.

Je la voyais secrète, tel un oiseau posé
Lassé par un voyage par-delà les frontières
Et j'aurais bien voulu, mais je n'ai pas osé
J'aurais peut-être dû lui proposer de l'aide
Une adresse, un repère, un lien même fragile
Un mot qui la rassure...

Nous quittâmes ces lieux, chacun de son côté
La démarche plus sûre et le cœur plus léger
Nos sanglots longs en allés et ses cheveux refaits
Elle regagnait la ville et, moi, je la suivais
Des yeux, en espérant pour elle
Des lendemains de paix et d'heureuse existence
Bien loin de son pays, mais sur la même Terre. ■

Joël Talbourdet



DOSSIER

Souffrances

et espoirs déconfinés

Cette année 2020 aura été une année bouleversée pour *L'Apostrophe* et ses auteurs. Avec le premier confinement, nous avons dû suspendre la publication du numéro du mois de juin, car les ateliers d'écriture qui sont au cœur de la réalisation du dossier de votre revue avaient été eux-mêmes suspendus. Bien sûr, la « magie » de l'informatique et celle de la téléphonie conjuguées ont permis de garder le contact et, grâce à la mobilisation des unes et des autres, chacun a pu continuer d'écrire et de s'exprimer. Mais l'écriture collective, faite de complicité, d'échanges et de ressentis « physiques », n'a pas pu s'opérer. Dès lors, à peine arrivée la fin du confinement, au mois de mai, l'envie de se retrouver pour « s'écrire » a germé, comme un printemps de paroles. Et quoi de plus naturel que d'écrire pour témoigner de ce qui a été vécu durant ces semaines par les « assignés à résidence ». Une nécessité, un besoin.

Car 2020 fut (et est) une année bouleversée, mais aussi et surtout une année bouleversante. Les textes que vous allez rencontrer ici en témoignent. À leur lecture, on est surpris de ne pas y retrouver ce qui a pu être une part de souffrance physique et sociale due aux conditions de précarité que vivent les auteurs, cette précarité que le confinement a pour tous aggravée. Peut-être un voile de pudeur, ou peut-être là n'était pas le plus important, ni le plus difficile. L'isolement et la solitude sont sûrement une des souffrances les plus vives qui soient.

À leur lecture, on est aussi surpris d'y rencontrer la lumière de l'espoir et de la foi en la vie, malgré tout. Et la foi en la possibilité de construire un monde meilleur, où l'humain saura tirer les leçons de ce qu'il a vécu, où le collectif saura l'emporter sur l'individuel.

Une foi qui ne se limite pas à une espérance abstraite mais qui se manifeste en des propositions et des solutions concrètes, qu'il est plus qu'urgent de mettre en œuvre.

Une foi, alors qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, un confinement de deuxième vague a été décrété, qu'il semble aujourd'hui plus qu'urgent de partager et de faire rayonner dans ces pages. ■

Quatre groupes ont participé à la rédaction de ce dossier. Ils sont originaires de Dreux, Amiens, Brioude et Le Puy-en-Velay, Nantes.

Groupe du Puy-en-Velay et de Brioude (43)

Pascale, Francky, Dominique, Axelle, Mariama, écrivent depuis 2 ans dans ces groupes qui se retrouvent chaque mois. « *Autour de la peinture, d'écrivains, de la musique, nous explorons la langue et comment dire ce que chacun nous portons avec nos mots que nous tentons d'extraire et de faire sonner.* »

Groupe de Nantes (44)

L'atelier d'écriture a démarré en janvier 2020, animé par Bénédicte et Élisabeth avec Domi, Thérèse, Annie, Sylvie, Claudine, Sandra, Danielle, Brigitte, Simona, Gwen et quelques autres personnes qui souhaitent rester anonymes. Durant le confinement, l'atelier continuera par mail avec une proposition d'écriture par semaine. ■

Groupe d'Amiens (80)

Huit femmes, pour la majorité célibataires, qui, privées de leur rendez-vous hebdomadaire « Écriture » du Secours Catholique d'Amiens, vont rester en lien et continuer à écrire en usant de leurs boîtes aux lettres (papier) et de leur téléphone. Propositions de thèmes d'écriture, jeux de mots... déposés dans les boîtes aux lettres avec, si possible, un coucou depuis la fenêtre de l'immeuble. Coups de fil en réponse, pour dicter une pensée, une histoire... Et continuer à agir par l'écriture. ■

Groupe de Dreux (28)

Mimi, Hamida, Odette, Gisèle, Claire, Daniel P., Chantal, Nicole H., Daniel M., Daniel L., Rémi, Christine, Clothilde Chêne et Béatrice font vivre le groupe convivial de l'Escale à Dreux. Certains d'entre eux ont déjà participé aux dossiers de *L'Apostrophe*. Dans l'entre-deux-confinement, ils se sont retrouvés et ont écrit ensemble pour se poser et réfléchir en toute sérénité. ■

Des textes viennent compléter le travail des groupes pour ce dossier, issus de démarches de recherche de sens : ceux du Secours Catholique du Gard qui a lancé durant le confinement un espace d'écriture, « la parenthèse fraternelle », et ceux des Côtes-d'Armor qui ont fait une relecture de la période et publié un livret « J'écoutais la planète vivre doucement ».

Enfin, la communauté de base des habitants de Piura au Pérou a partagé avec nous, grâce à Caritas Pérou, un texte issu de la relecture hebdomadaire de leur vécu et des leçons qu'ils en tirent. ■



ÉLODIE PERRIOT / SCDF

En guise d'avant-propos

Nous sommes-nous éveillés ?

Dans notre monde complètement obstrué par le virtuel, la mécanique et la mécanisation des gestes, des sentiments, de la perte de l'éthique et des repères, avons-nous pu nous éveiller à quelque chose ? à quelque mémoire enfouie ? à la solidarité ? à l'amour ? à la fraternité ? à la générosité ? Ces valeurs ne relèvent pas de bonnes intentions ou de l'idéalisme et ne sont pas réservées à quelques rêveurs. Nous en avons besoin. Pourquoi ? Parce que c'est ce que nous sommes ! Des Hommes, des frères humains.

Fractionner le monde en cinq continents n'y aura rien changé. Ce sont des valeurs ontologiques que nous portons tous en nous, indépendamment des frontières, des religions, des couleurs, des cultures... Si nous n'en prenons pas conscience très vite, la vie nous y obligera. Et c'est ce qui se passe aujourd'hui. C'est d'une évidence tragique.

Individuellement ou collectivement, à un moment ou à un autre, la vie nous obligera à faire un chemin qui nous ramènera à l'Essentiel. Peut-être au détour d'une maladie, d'une pandémie, d'une épreuve. Nous serons bien forcés de nous arrêter, de nous regarder enfin. Et nous y sommes !

Ce virus agit comme un miroir grossissant. C'est un révélateur de nos modes de vie, de nos valeurs, de nos dysfonctionnements. ■

Odette

Et, soudain, le confinement

Confinement, confettis ?

Con... fini ?

Non !

Con... fettis ?

Non !

Oh, c'est long !

Et puis, un jour, le choc

L'annonce du confinement retentit comme un coup de massue sur la tête !

Face à la stupeur, incompréhension, désarroi, angoisse, chacun réagit selon son histoire, ses repères, son environnement.

Les médias nous matraquent d'informations sécuritaires et sanitaires, alors que, dans ma tête, plus rien ne s'imprime ! Plus de sons, d'images, d'émotions...

Plus rien... Le noir.

Le noir de l'inédit, de l'incroyable.

Le noir de nos faiblesses.

Le noir de la confrontation de notre esprit de toute-puissance face à un virus invisible.

Le noir de la solitude, de l'isolement.

Ajouter de l'isolement à l'isolement, c'est dur !

Le noir du contrôle et de l'absence de libertés.

Que dire, que penser ? Rien, au début !

Abasourdis, choqués.

Comment s'adapter ?

Comment faire face ?

Ce noir a des durées diverses : journalière, hebdomadaire, cinquante-cinq jours, jusqu'à maintenant !

Le noir inextricable de familles confinées dans des logements trop étroits sans jardin, sans famille ou amis à proximité.

Le noir des violences familiales et conjugales, à l'abri des regards extérieurs.

Les sorties journalières d'une heure à un kilomètre de chez soi permettent de colorer ce noir, un peu, si peu !

Dans ma tête se bousculent les impasses, les blocages, les injonctions contradictoires.

Des élans, des initiatives, des combats intérieurs et beaucoup de fatigue.

Le confinement, c'était difficile. D'abord, matériellement : les magasins proches étaient souvent trop chers, surtout ceux du centre-ville. Faire ses courses en transport en commun prend beaucoup de temps. « *Un jour, on s'est fait contrôler par la police. J'ai dû leur expliquer qu'on ne pouvait pas aller plus vite pour rentrer chez nous car on devait attendre le bus, faire la queue à la pharmacie et à la banque, aller à nos rendez-vous... Tout ça, ça prenait du temps. Ils ne m'ont pas donné d'amende, heureusement !* »

Et puis, c'est long, très long ! On s'ennuie, on est perdu, noyé, c'est très dur d'être seul tout le temps. On est loin de ses proches, sans contact, sans possibilité d'échanges. Pour certains, le manque de liberté est terrible. Certains se sont sentis prisonniers.

On se rend compte que, sans appui, on ne peut rien faire. On a besoin des autres. Et puis on n'est pas tous logés à la même enseigne, ni dans la même situation. « *Ceux qui vivent dans leur HLM, ceux qui vivent dans leur propriété avec de grands espaces. Ces personnes pouvaient sortir autant de temps qu'elles voulaient, sans masque, sans contrôles.* »

Des précarités révélées

Le confinement, c'est aussi le chômage, plus de job, donc plus de revenu, plus de ressources, et c'est encore plus vrai si on est à mobilité réduite.

On a vu apparaître de nouvelles pauvretés : des licenciements pour beaucoup de personnes ; la perte des petits jobs et du travail au *black*, avec pour conséquences la perte de ressources, d'un coup ; des entreprises en difficulté, particulièrement les petites ; des endettements massifs de personnes et de familles : loyers non payés, charges, budget nourriture augmenté, etc. On a vu s'aggraver les problèmes familiaux – divorces, violences familiales et conjugales – et enfin de nombreux problèmes administratifs, de retard, d'erreurs, tout cela impossible à corriger, puisque tout était fermé.

On a ouvert les yeux sur le système de santé, ses faiblesses, son manque de matériel, de moyens humains, la difficulté à réellement s'occuper des plus âgés. Les soignants ont été courageux, mais ils ont été mis à rude épreuve.

Une vie en vase clos

On est confronté à l'éducation en vase clos, en huis clos ! Faire famille dans ce contexte est trop difficile. Je ne sais pas être à la fois

mère, enseignante, animatrice de centre de loisirs... C'est très dur. Occuper nos enfants et ados autrement qu'en restant scotchés sur les écrans sans penser que la vraie vie, même confinée, ne se restreint pas à ces mètres carrés ! Et, quand le pire arrive, la violence conjugale, la maltraitance...

Le confinement a été aussi le temps de l'inédit et de ses cafouillages. Les contradictions de l'information ne nous ont pas rassurés ! Incohérence des décisions sur les masques, les décisions autour de l'école, les gestes barrières mal expliqués.

L'impossibilité de rendre visite à des proches dans les Ehpad et les hôpitaux a été vécue comme une épreuve, de la part des proches,

du personnel, mais aussi et surtout des pensionnaires : « *Est-ce qu'il ne fallait pas garder une juste mesure face aux risques : mourir de la Covid ou mourir de solitude, de chagrin, d'abandon...*

« On voit qu'on nous impose de plus en plus de choses et tout le monde trouve ça normal. »

Il faudrait qu'on se batte pour que cela se passe autrement : toutes ces personnes âgées, elles ne sont pas mortes du virus, elles sont mortes de chagrin. »

Les attestations à renouveler tout le temps (quel gaspillage !). Les sorties limitées en temps et distance. Et puis ce chacun pour soi de ceux qui ont fait des réserves au point de priver les autres de biens essentiels.

Virus, venin d'égoïsme ou de solidarité ?
Virus mortel (poème)
Nous sommes en état de guerre
Nous vivons des nuits, des jours d'une saison meurtrière
Au cœur de notre panique.

Virus mortel, nommé coronavirus.
Il est venu d'une contrée lointaine
Pour nous arracher nos vies humaines.

Je tremble sans avoir peur.
Regardez : l'au-delà est devant vos portes.
Dans les regards, je lis la peur.

Je vais dehors pour marcher une fois par jour,
Pour fuir la prison de mon confinement.
J'emprunte les chemins égarés
Pour éviter le tueur.

Les décès par centaines, par milliers.
Les peines, les chagrins prennent racine.
Je saigne de mon côté fragile, je ne veux pas oublier
Les larmes des gens frappés sans pitié.

C'est une histoire de guerre :
Nous avons perdu nos armes.
Virus de malheur,
En peu de temps, tu as ouvert tant de tragédies.
Reprends la route de ton néant avec tes détresses respiratoires
Et laisse-nous reprendre le fil de nos existences.

Aomar Belaid, Brest, 29 avril 2020

Appel à l'amitié

Chanson

PRÉLUDE

Allez mon ami, aujourd'hui, c'est la fête.
On est tous réunis sur cette triste planète.
L'atome ne fait plus peur, bien sûr, il y a autre chose :
Un connard de virus, un Corona-19 !
Alors, on va lui dire à ce petit merdeux
Que, lui, il est tout seul ; nous, nous sommes au moins deux
Et qu'à deux, c'est bien mieux pour lui faire la misère.
Toi, fais ce que tu veux ; moi, c'est ce que j'espère...
Même si on ne peut pas, faut se donner la main
Gestes barrières ou bien pas, si on veut des lendemains
Qui chantent toujours juste, il faut bien s'amuser.
Alors, de toi à moi, écoute mes couplets !
Je vais dans mes chansons, bien sûr, parler de toi
Et de cet unisson que l'on connaît ensemble
Même s'il nous faut un mètre, un masque, etc.
Qui maintenant nous séparent, plein de choses nous rassemblent.
Tu es un être humain, tu es fils de la Terre
Même si tu crois que Dieu, lui, n'est que ton seul « pair »
Pas grave, mon ami, on fait tous des erreurs
L'important, c'est qu'on n'soit pas rongé par la peur !
Quand je vous vois ensemble, putain, que j'aime ça
Que j'aime vous entendre, putain, ouais, je suis là
Pour vous accompagner, vous dire que je vous aime.
Putain de dédicace à ma vie de bohème...

Elle vous ressemble un peu, j'aime la partager
Car, au fond de mes yeux, respire le passé.
Quand, moi aussi, j'avais la gueule au fond des chiottes,
C'est là que j'ai compris où étaient mes vrais potes !
Eux qui se sont barrés, la peur de l'inconnu
Oui, quand ils ont compris que j'avais des alliés
Qui s'appelaient « bédou », « héroïne » ou « grands crus »
Et que j'allais m'en servir pour mieux tout oublier.
Mais, putain, non de non, oui, tout est encore là
Figé dans ma mémoire qui me donne le « la »
Celui d'une musique accompagnant mes maux
Qui raconte ma vie qui n'est pas sans défauts
Puisqu'elle ressemble bien sûr à la vôtre
Vous qui êtes des déçus mais avant tout mes potes
On a le même sang, ouais, celui du précaire
Et on a cent pour cent connu bien des misères
Qu'on s'en fout maintenant de ce maudit virus
Même si ce que je dis, bien sûr, ce n'est pas juste
Parce que nous on l'emmerde, parce qu'on a connu pire
Confinés en plein air, il n'y a rien de pire...
Tant d'années à la rue nous ont ouvert les yeux
La prison, l'addiction, ces chemins hasardeux
Qui maintenant nous rassemblent, heureux d'être avec vous
Alors, tous ces mots dits, je les chante pour vous...

Amigos ! ■

Tof

Le temps d'un silence

Avec le temps du confinement, pour beaucoup vint la solitude. Et, avec la solitude, le silence. Synonyme de vide, le silence et le temps qui le porte ont été aussi l'occasion d'une pause et d'un regard sur ce qui nous entoure et sur soi-même. Ce « soi-même » pas toujours facile à retrouver.

Si on écoutait le silence... ou un certain silence, on pourrait percevoir des bruits qu'on n'a pas l'habitude d'entendre : le chant des oiseaux dans les taillis, le bruit des feuilles emportées par le vent, le tic-tac de l'horloge, le bruit des battements de notre cœur ; peut-être pas des bruits mais des sons. Si on écoutait ce « *qu'on entend lorsque rien ne se fait entendre* », notre esprit pourrait se laisser emporter en une longue et paisible méditation. Et puis, si le silence était « *un moyen d'écouter le monde et de ne plus le subir* ».

L'intensité de la vie intérieure nous appelle à grands cris. Une qualité de silence.

« *Le silence pour retrouver l'essentiel*
Le silence pour retrouver la valeur
des paroles
Le silence pour retrouver la richesse
des rencontres
Le silence pour se retrouver
Le silence pour Te retrouver. »

Acculé à être en silence, à écouter le silence environnant. Un silence inédit, sans pré-

venir, sans mode d'emploi, sans accompagnement, beaucoup d'entre nous se sentent alors *a minima* déstabilisés – in-tranquilles.

« Profitons de ce temps hors du temps pour faire une introspection, réfléchir sur nos comportements, prendre conscience de notre précarité et se concentrer sur ceux qui nous entourent. »

In-tranquille introspection

Un curieux sentiment m'habite depuis quelques jours. Et je me souviens de ce mot qui m'avait interpellée au début du confinement : « l'intranquillité ». Mais ce mot-là m'interpelle encore pour le déconfinement.

J'ai passé tant de temps hors du monde, hors de l'espace et hors du temps. Tant de temps dans cette vie cloîtrée, avec ses règles, ses limites, ses petits bonheurs et ses repères rassurants. Au fil des jours, il s'est passé quelque chose d'étrange, mes oreilles se sont peu à peu bouchées et je n'entends presque plus rien. Est-ce un refus du monde extérieur, un repli sur moi ou un réel problème médical ?

Profitons de ce temps hors du temps pour faire une introspection, réfléchir sur nos comportements, prendre conscience de notre précarité et se concentrer sur ceux qui nous entourent. Prendre soin d'eux, c'est prendre soin de soi. Apprenons à vivre différemment.

Trouvons des subterfuges pour ne pas se laisser envahir par l'anxiété, l'angoisse. Donnons de la valeur aux gestes quotidiens. Prenons le temps de les vivre pleinement. Si les larmes doivent couler, ne pas culpabiliser. Ce peut être une soupape de sécurité.

Qu'avons-nous fait ?

Le temps de se souvenir de l'importance de la transmission, colonne vertébrale de construction pour nos jeunes. Savoir d'où je viens me permet d'orienter ma vie. Je vois

les générations comme des courses de relais ou les aînés transmettent aux plus jeunes. Cette jeunesse qui va construire une nouvelle humanité sur la base de ce que nous leur aurons transmis. La transmission n'est pas un bourrage de cerveau où il y a, d'un côté, le maître et, de l'autre, le disciple. Au sens étymologique, le mot désigne « la traversée », issu du verbe *transmittere* qui signifie « déposer au-delà ». Je prends le droit d'aller plus loin en disant que transmettre, c'est aussi « éveiller à »...

C'est là où je bute :
qu'avons-nous fait ?
Qu'ai-je fait ?



Le temps de l'inventaire

C'est le confinement... Nous avons du temps, du temps pour rester chez nous, du temps pour faire des choses ensemble... Et si on se lançait dans un grand nettoyage de printemps ?... Et si on commençait par le placard, le placard de dessous l'escalier où logent la pelle et le balai ?... Un placard dont les étagères ploient sous le poids des cartons, des boîtes et des sacs, un placard que l'on referme vite en se disant : « *Oh, la la ! Il faudra faire quelque chose... quand on aura du temps.* » Comme par miracle, ce temps nous est offert, alors nous avons décidé de nous lancer dans cette activité de nettoyage et de... rangement.

Vous le croirez si vous le voulez, mais nous avons trouvé des trésors... oui, des trésors cachés ! Des trésors cachés dans le placard de dessous l'escalier : un jeu de cricket, une raquette de tennis, un peigne à myrtilles, des bottes de pluie, un casque de moto, des lunettes de plongée, une théière ébréchée, un service à fondue bourguignonne, un étui à lunettes sans ses lunettes, des gants en cuir, un réveil, un sac à main en simili, des revues *Modes et travaux*, un petit *Larousse*, *Le joueur d'échecs* de Stefan Zweig, mon bonnet de ski que j'ai cherché partout, des tenailles, des boules de naphthaline, le tableau que nous avait offert la tante Berthe (*L'Angélu*s de Millet dans son cadre doré)... Je ne vais pas continuer cette énumération à la Prévert mais sachez que nous avons trouvé plein de choses et que nous avons eu beaucoup de plaisir à découvrir ce bric-à-brac. Évidemment, les avis étaient partagés quant au devenir de chaque objet, mais qu'importe... le bonheur était dans le placard ! Le plaisir de retrouver des objets depuis longtemps oubliés, ayant chacun son histoire, mais aussi le plaisir de partager une activité, quand bien même fût-elle celle d'un nettoyage de printemps ! ■

Marie-Martine,

« Parenthèse fraternelle du 23 mars 2020, le bonheur »

Le temps du souvenir

Vider les tiroirs ! Trier et jeter. Je suis arrivée au dernier. Celui que je n'ouvre jamais, parce que je sais que, dedans, tout est inutile. C'est le tiroir aux souvenirs... Vieilles photos du lointain passé, en noir et blanc, et même, encore plus anciennes, couleur sépia. Des lettres secrètes. Et ma toute première lettre, à mon papa, déjà confiné loin de moi lui aussi, pour tuberculose ! Les caractères font plus d'un centimètre, tout de travers, et c'est plein de fautes. Merci, maman, de ne pas avoir corrigé, d'avoir laissé « nature » cet échange entre lui et moi, pour lequel j'étais si impatiente d'apprendre à écrire... Pas de téléphone pour communiquer, à l'époque. Je me revois encore en train de lui écrire, avec mon gros crayon. Les bracelets de naissance des enfants ont bien vieilli ! Je ne sais pas s'ils m'attendrissent encore, dans cet état. Un petit mouchoir brodé. Des trucs, des bouts de machin qui ont sans doute été importants un jour, mais je ne vois plus pourquoi.

Un tintement

Au fond du tiroir, quelque chose tinte. Un son chaleureux, mais assourdi, de métal usé par les ans. Avant même que mes doigts ne touchent la surface polie, ronde, à la fois douce et froide, je l'ai reconnu. C'est le grelot du grand-père Yvon. Ou plutôt de son cheval. Ma mère l'utilisait pour nous appeler d'un étage à l'autre. Il sonnait fort alors, et traversait cloisons et plancher. Même la radio allumée, les frères l'entendaient. Car il était gros, épais, patiné de reflets de cuivre et de fer. Au creux de la main, il occupait toute la paume. Moi aussi, j'ai repris cet usage avec mes propres garçons. Jusqu'à ce qu'une cloche de bateau en cuivre, rapportée de Normandie, ne le remplace. Cela fait bien dix ans qu'il dort dans ce tiroir. Dépourvu de tout rôle fonctionnel, il est revenu à sa vraie nature : le grelot aux souvenirs, le grelot magique dont le son appelait en écho des voix lointaines tirées du néant. Ce pour quoi ma mère l'avait gardé, en fait, et moi à mon tour.

Un inconnu

Car le grand-père Yvon, moi, je ne l'ai jamais connu. C'était celui de ma mère : quand je suis née, elle avait quarante-quatre ans, elle-même née

d'une quarantenaire, qui faisait partie des derniers d'une longue fratrie. Alors, le grand-père Yvon, je ne sais même plus quand il a vécu. Il appartient à des temps révolus où on ne faisait pas de photos, ceux des voitures à chevaux... Il était contremaître dans une tannerie de Bretagne et c'est lui, l'homme de confiance, qui allait livrer les peaux, avec sa charrette, son cheval et son chien. Pourquoi mettait-on des grelots aux chevaux ? On devait bien assez entendre le lourd équipage arriver, grinçant et cahotant dans les chemins creux autour de Brélévenez. Mais peut-être donnait-il du courage à la bête tirant sa charge pesante ?

Jour d'orage

Un jour que l'orage les a surpris sur le chemin du retour, l'attelage, trop pressé de rentrer, a dérapé dans la boue d'une ornière et a versé dans le fossé. D'instinct, le chien est parti seul chercher du secours à la ville. Un autre jour, deux voleurs ont attaqué la charrette à l'orée d'un bois : le chien, aidé du bâton du grand-père, les a mis en fuite. C'était un croisé de dogue et de danois, une bête énorme, laide à faire peur, et il le faisait bien ! Il était d'une fidélité à toute épreuve pour son maître, le seul, sans doute, à le caresser et à l'appeler « *mon beau* ». Du cheval, je ne connais que le grelot. Toute son admiration et son amour pour son grand-père, ma mère les faisait passer dans ses récits. Et moi, prenant garde à ne pas couvrir sa voix, je faisais lentement rouler la relique d'une main à l'autre, pendant que ma mère racontait, comme si sa musique avait le pouvoir de lui tirer encore une histoire, et encore une autre ; puis j'allais le remettre dans son tiroir soigneusement, jusqu'à la fois suivante.

Que vais-je faire ?

Que vais-je faire de ce grelot, à présent ? Le plus jeune de mes fils va passer demain. Se souviendra-t-il de ces histoires ? L'emportera-t-il pour le cacher dans l'un de ses propres tiroirs ? Les logements des jeunes sont si petits, à présent... J'ai été bien longue à laisser parler cet objet sans prestige. Mais dit-on à celui qui chante pour la dernière fois de se taire ? ■

Annie, Nantes

Confinement, confiance

Les confidences du confinement riment souvent avec souffrance. Des mots qui ne peuvent pas se dire et qui, pour être dits (et ainsi purgés), demandent de s'écrire. Mots de souffrance donc, mais surtout confiance au lecteur, qui rime ici avec confiance.

Les quatre couleurs de 2020, par Catherine

Le confinement est noir, très noir.
Le déconfinement est marron.
Le jaune, la couleur antidéprime !
Le confinement est noir.
Ça me fait très, très peur.

Le déconfinement marron parce qu'on a le droit de sortir un peu, faire le strict minimum, voir du monde, surtout voir du monde. Sortir même avec un masque, mais sortir. En ce moment, je pousse dessus, je marche, je me dis que j'ai encore un peu de liberté, que tant que je peux me déplacer en marchant, je ne suis pas tout à fait finie. J'ai un pull jaune, je devrais le mettre plus souvent.

La couleur jaune est une couleur antidéprime mais, bizarrement, je n'en mets pas beaucoup. Allez, Ej'y vais, colorons en jaune : je suis venue à l'atelier d'écriture jaune pour me remonter le moral, parce que ça me plaisait d'y voir cette couleur. Mais, à l'époque où l'on vit, c'est dur : ce jaune est incertain, trop de problèmes, trop d'angoisse sur les mois à venir. Les objets jaunes que j'aime : ma nouvelle plaque pour cuisiner, les ustensiles qui vont avec, ma télé, mon lit, j'avais plein de petits objets dans mon

living ; j'ai tout vidé, tout donné. J'aurais peut-être dû les garder pour leur valeur affective, pour se rappeler ce que l'on a fait de sa vie, tous ces petits moments jaunes que j'ai vécus, tous ces souvenirs : le voyage en Grèce, ces week-ends que j'ai vécus et que je ne revivrai peut-être jamais avec ma copine Évelyne.

Jaune comme l'île de Ré

Jaune comme l'île de Ré, où on a pu passer deux ou trois jours avec mon chien Arthur. À l'époque, je pouvais partir un week-end, j'avais un chenil et des sous pour faire garder mon chien et mes chats. Après, il n'y avait plus de place, donc plus de week-ends. Ces objets jaunes sont sympas, utiles. Ils rendent mon quotidien plus joyeux. Quelle que soit leur véritable couleur, les voilà donc devenus jaunes ! Couleur noire, couleur jaune, un déplacement

à Nantes, le dernier que j'ai fait. J'avais trouvé une place dans un gardiennage pour Zoé, ma chienne, en septembre, couleur jaune, souvenirs jaunes, très jaunes. J'ai aimé mes chats et mes chiens couleur jaune mais, à la fin de leur vie, c'est plutôt le noir qui prédomine. Des moments jaunes, il y en a eu plein que je mettrai dans le coffre jaune et d'autres, beaucoup, dans le coffre noir.

« Hier, j'ai eu un coup de mou, envie de rien, j'ai passé ma journée à errer de pièce en pièce et, le soir, je m'en suis voulu de m'être laissée aller à la tristesse. »

Combien d'entre nous ont profité de balcons et de jardins, tordant le cou aux habitudes passées printanières ? Chaque éclosion de feuilles ou de fleurs est source de fête dans un paysage par ailleurs morose. Vert, vert, vert. Le vert printanier ensoleillé nous a aidés à aller vers soi, vers autrui, vers le monde. Où allons-nous ? vers un renouveau ? du pire ? Quelles couleurs pour la suite ?

J'aime le coffre jaune. La couleur jaune, pour moi qui fais beaucoup de dépression, ça m'aide à voir la vie plus gaie. Je lave en ce moment mon sweat jaune. Je vais le mettre, mon moral sera peut-être plus gai. J'ai élevé des chiens dont personne ne voulait et, du coup, ils ont été heureux puis malheureux ensuite.

Je ne me suis pas soignée, couleur noire, très noire.

Couleur jaune : je les ai aimés mes chiens, beaucoup trop ; ils m'ont apporté beaucoup de présence, d'affection et de vie dans cet appartement qui ne me convient pas vraiment. Il me reste mon chat qui est couleur jaune et noire. Je me fais du souci : couleur noire. Couleur jaune : il est là près de moi. C'est une présence. Je l'aime tellement, il me fait tenir. Je m'accroche pour lui, pour moi.

À la rigueur, je rajoute le vert, pour l'espoir, cet espoir incertain qui me colle à la peau.

La solitude (anonyme)

Pour les personnes qui vivent seules, ce confinement a exacerbé le sentiment d'une grande solitude, d'une solitude pesante. Le pire, être seul, ne voir personne. J'ai ressenti l'isolement encore plus fort. Je me suis senti très abandonné, comme si j'étais sur une île, comme Robinson. J'ai perdu tous mes repères.

27^e jour de confinement : mélancolie (anonyme)

Hier, j'ai eu un coup de mou, envie de rien, j'ai passé ma journée à errer de pièce en pièce et, le soir, je m'en suis voulu de m'être laissée aller à la tristesse. Je me suis souvenue de passages d'un livre que je lis en ce moment, *Le journal d'Anne Frank*. Voilà une petite fille juive qui vit cachée avec ses parents pendant la guerre. Ils risquent d'être découverts et emmenés par les Alle-

mands en camp de concentration. Elle écrit son journal, au début pour s'occuper mais, ensuite, ce cahier devient son confident. Elle lui confie tout : ses joies, ses peines, ses disputes avec ses parents, son chagrin de ne plus voir ses amies. Aussi trouve-t-elle dans le moindre événement une occasion d'être heureuse. Elle s'échappe dans le grenier et regarde par la lucarne le ciel, le soleil, la nature et dit que, tant qu'elle pourra contempler tout ça, il lui sera impossible d'être triste.

La chance de pouvoir ouvrir nos fenêtres

Alors j'ai un peu comparé notre sort, en ce moment de confinement, et celui de ces Juifs vivant cachés. Le point commun est qu'on ne voit personne, pour ma part en tout cas, mais j'ai tout de même la chance de pouvoir ouvrir mes fenêtres, de regarder le ciel si pur, de voir les rayons du soleil jouer à travers les feuilles des arbres. J'ai le temps de regarder, d'observer et de prendre du plaisir, juste à contempler cette merveilleuse nature. Alors j'ai essayé de faire comme Anne Frank, j'ai regardé le côté positif de ce confinement et j'ai repris goût à mes occupations et à ma vie de confinée.

Chaque jour, ma colère monte (anonyme)

Je savais déjà que je portais les valeurs de fraternité au-dessus de tout. Je savais que je ne suis rien sans les autres. Depuis le confinement, je suis en colère contre tout ! Et, plus je suis en colère, plus je tourne en rond dans ma colère. Incompréhension des décisions politiques qui fluctuent sans cesse, que je vis comme une infantilisation. Incompréhension vis-à-vis de mon voisinage avec qui nous n'avons plus de liens, contrairement aux reportages télé. Le monde se ferme, mon monde se renferme. Je me sens prisonnier, en colère, impuissant.



**La peur pourrait me réduire à elle
(anonyme)**

Je suis âgée (plus de 70 ans), je suis à risque. Dès le début du confinement, j'ai peur. Je crains le virus. J'essaye de le traquer en vain. Invisible, il sera vainqueur. Tout acte de la vie normale devient un interrogatoire avant l'action ! Tout devient compliqué. J'ai peur que ce virus m'atteigne et me rende malade. Je me rends compte que je réagis fortement, de façon extrême. Je ne parviens pas à me contrôler. Si j'écoutais jusqu'au bout les intentions de la peur, je ne sortirais plus du tout, je ne verrais plus personne. Je me sens prisonnière de la peur. Jamais, je ne me suis sentie aussi mal.

Courez, courez (Aomar Belaid)

Courez, courez
Messieurs, Mesdames
Le coronavirus est à vos trousses.
De prononcer son nom, j'en ai la frousse.

Courez, courez
Pour rester vivants.
Je vous suis, passez devant.
Coronavirus tombé du ciel,
Un tueur en série à grande échelle.

Courez, courez
Messieurs, Mesdames
La tragédie
Est à vos talons
Embarquez dans les wagons.

Fuyez, fuyez
Messieurs, Mesdames
C'est l'unique solution
Le monstre invisible est sans pitié
Le malheur s'est multiplié.

Courez, courez
Messieurs, Mesdames
Le tueur
S'est incrusté dans notre quotidien
Les victimes se comptent par milliers
Je ne me sens pas bien.

Messieurs, Mesdames
Courez, courez
Nous sommes au cœur d'une punition
Le monstre saccage nos poumons
Pour subir une intubation
Un tuyau dans la bouche
pour la respiration
Pour un voyage au pays
de la réanimation.

Dans ma sortie quotidienne,
Je déambule avalé par ma peine,
Je pense aux victimes
Porté par les pensées qui me viennent
Les sillons du visage sont inondés
par les larmes
Messieurs, Mesdames,
fuyez encore et toujours
Mais, par pitié,
n'oubliez pas nos aînés. ■

« Je ne suis pas faite pour rester enfermée »

Je suis entrée dans une clinique avant le confinement car je n'allais pas bien du tout. J'y vis avec d'autres gens. J'y reste cloîtrée et ça me va. Dans cette clinique, il y a des infirmiers, des médecins, des patients avec lesquels on peut parler et échanger. On est pris en charge. Le confinement est plus facile dans ce lieu. Je ne suis pas faite pour rester enfermée, seule à mon domicile. Voilà ma faiblesse. Toute ma vie, pourtant, cette solitude me colle à la peau. Le fait d'être en clinique, je me sens plus protégée. La vie en structure médicale est sympa pour moi. C'est comme dans la vie sociale du dehors, sauf que les gens que tu côtoies sont plus avenants. Il y a moins de solitude : on est tous dans le même bateau, on s'entraide. Ici, c'est une bonne clinique. On se retrouve avec d'autres patients pour fumer sur la terrasse. Même si je ne fume pas, on joue ensemble aux boules. Je suis proche d'une ou deux personnes qui vont malheureusement partir. Mes liens extérieurs passent par le téléphone, puisque nous n'avons pas droit aux visites. Je passe aussi du temps à écrire. Quand il fait beau, je marche dans le jardin, autour du parc, longuement. Je fais aussi des mots fléchés.

Confinée, c'est affreux !

Je n'ai qu'une vague idée de ce qui se passe dehors. Je n'ai plus mes chiens, qui viennent d'être euthanasiés. Je ne dors plus. Je me bourre de cachets pour y arriver. Je suis dans le pâté, le matin. Je suis très inquiète de ressortir et de me retrouver toute seule chez moi, avec mon chat, et encore

plus d'être dehors, seule. J'appréhende de rentrer. Ce virus me fait peur. Le port du masque me fait peur aussi. Comment vais-je faire ? Je ne sais pas.

Confinée, c'est affreux ! Je ne sais pas m'occuper toute seule chez moi : j'ai besoin de voir du monde ! J'ai basé toutes mes connaissances au dehors : le café solidaire, le cinéma, l'atelier d'écriture. Et puis, il y avait les chiens qui demandaient beaucoup de temps et d'investissement. Puis, soudain, plus rien ! Je me suis surinvestie et maintenant je n'ai plus goût à rien, je ne sais plus rien faire et il va falloir faire encore plus.

Espérons...

J'appréhende beaucoup le masque surtout et toutes les contraintes qui vont avec. Je ne suis pas sûre d'y arriver. Je vis avec mon chat et je ne sais pas ce qu'on va devenir. Mon état de santé n'est pas fameux. Mon chat me manque, mais pas assez pour rentrer. Et, pourtant, il va le falloir, à un moment donné. Je ne sais pas comment je vais faire, une fois dehors, avec toutes les obligations à assumer. Je n'y arrivais déjà plus beaucoup, alors avec le virus ! Je ne vois pas de positif à être dehors, de retour chez moi. J'appréhende. Quand je serai chez moi, espérons que j'aie le courage de revenir à l'atelier écriture, au café solidaire. Ça va peut-être me booster un peu.

Je suis au fond du trou.

J'appréhende.

J'espère que cela ira. ■

Catherine Le Goff

La goutte de trop

Pour le travail et à cause du manque de moyens, nous vivons, mon homme et moi, en plein centre-ville, à deux pas de la gare, à proximité des commerces. Vivre en ville fut un choix raisonné, motivé par la nécessité. Habiter un appartement n'est tolérable que parce qu'il existe des espaces publics, des parcs, des jardins, le bord de la mer, tous librement accessible, à tout un chacun. Survivre en ville ne m'est supportable, ne m'est possible, que si je peux en sortir !

Non que je sois agoraphobe. Mais, ayant été agressée dans mon enfance, puis durant mes études, je vivais depuis toujours avec ces souvenirs et une sourde crainte qui planait en permanence au-dessus de moi. Ce n'était pas agréable, mais je maîtrisais. Bon an, mal an, je vivais ! Jusqu'à ce jour caniculaire d'août 2019 où, au pied de mon immeuble, j'échappai à une énième agression grâce à la présence de mon mari : la crapule le voyant arriver s'était enfuie, tel le lâche qu'il était. Depuis lors, la crainte s'est muée en peur, elle a muté en frayeur intense, en terreur sournoise, en panique insidieuse. Bref, depuis l'an dernier, je connais l'horreur des crises d'angoisse, je sais les affres de la sensation de mort imminente !

Il me faut fuir

Il me faut fuir ce monstre qui, de nuit, vint dans mon lit de petite fille, plaquant sa main sur ma bouche d'enfant au nez bouché. Il me faut fuir ce bourreau qui m'étouffa de tout son poids d'adulte. Il me faut fuir ce cousin qui m'écrasa de son désir pervers, de sa bestialité criminelle. Il me faut fuir celui qui anéantit mon enfance. Il me faut fuir aussi cet étudiant vicieux qui m'assaillit cette horrible nuit sur le campus, en détruisant ma jeunesse. Il me faut fuir ces délinquants qui me molestèrent dans le train, lors d'un déplacement professionnel. Il me faut fuir ceux-là qui empoisonnent encore mon présent ! Quand l'angoisse, cette polymorphe objecte, surgit ; quand, sans prémices, elle s'insinue en moi et s'installe à demeure, je dois fuir. Il me faut m'échapper ! Déguerpir ! Me sauver ! Mais je ne peux pas fuir. Je suis coincée ! Comme, alors, je ne peux éviter la mort que par mon silence impuissant !

17 mars 2020. Confinement ! Alors que j'émerge à peine du sommeil, ce mot, lancé par mon compagnon, me claque aux oreilles, ricoche sur mon entendement. Confinement ? Je ne comprends pas ! Ou, plutôt, si : je suis enfermée ! Je ne m'y attendais pas ! À partir de midi, nous ne pourrons plus sortir de l'appartement plus d'une heure ! Nous ne pourrons pas nous en éloigner de plus d'un kilomètre ! Tous les parcs, tous les jardins, le littoral même, sont fermés au public. Nous sommes assignés à résidence,

sous peine de représailles ! C'est la loi martiale ! Comble du cynisme, c'est nous-même qui nous autoriserons à ne sortir qu'une heure !

Une mouche qui cogne les murs

Immédiatement, ma gorge s'assèche, mon gosier se serre et voilà que j'étouffe. Je suis une mouche qui se cogne contre les murs, qui heurte les vitres de l'appartement. La nature et l'espace me manquent déjà. Cherchant une issue, j'erre dans une brume grisâtre d'incompréhension. Mon esprit achoppe sur ce mot : confinement. Nous sommes confinés ! Déjà, je suffoque ; déjà, j'ai besoin d'air. Je me précipite sur notre minuscule balcon – un pose-cul pour fumeur –, bouche béante, essayant à grand-peine de respirer.

Voilà que je suis de nouveau privée de ma liberté de mouvement, empêchée de partir, interdite de « sortir », terrassée comme dans les pires heures de mon enfance. Séquestrée par les angoisses, je suis incapable de parler. Prisonnière, je suis confinée. Et je suis effrayée par le comportement déraisonnable des gens, des policiers que j'observe de ma fenêtre, oppressée par les nouvelles contradictoires que diffusent les médias. C'est la bouillie dans ma tête, la confusion dans mes pensées, le brouillard dans mon esprit. Je suffoque ! Il me faut fuir ! Mais je suis confinée, assignée à domicile, en résidence surveillée.

Un cloaque gluant

Le confinement est pour moi un long boyau noir, un tunnel étranglé, un cloaque gluant. Incompréhensible. À mes côtés, mon compagnon sent la peur irrationnelle qui m'étreint et ne sait que faire. Il ne peut rien ! Je me réfugie sous mes draps, je m'abrutis d'anxiolytiques et de films idiots – n'importe quoi pour éviter de penser ! Survivre seulement ! Pour voir du mouvement, de la vie, je me construis un « vol-au-vent » – quelques mèches de tissus colorés accrochées à un cintre suspendu à la fenêtre et que les courants d'air animent en les faisant voler ! Entre élan vital et morbide, je tiens !

11 mai 2020. C'est le déconfinement. L'impossibilité de pouvoir retourner travailler me scotche. Je n'arrive plus à penser logiquement lorsque je suis enfermée dans mon bureau. Huit longues heures de souffrances silencieuses. Les collègues ne comprendraient pas. Et pas d'échappatoire puisque les plages, à l'instar des zones militaires sensibles, sont interdites après 18 heures, gardées par des policiers municipaux en faction : repos de l'esprit refusé ! Cette interdiction de respirer vient à bout de ma résistance. Du haut de mon cinquième étage, l'appel du vide est trop fort.

Je dois fuir. Mais où ? Je me réfugie en Ardèche où la solitude me pèse, puis finis par trouver asile pour l'été dans un mas non loin des gorges d'Ollioules : je suis sauvée.

Chacun à sa manière

Ces dernières semaines, nous avons parlé confinement avec des amis. Chacun l'a vécu à sa manière. Pour les uns, isolés des grandes cités urbaines, loin de l'agitation des villes, en famille à la campagne, en zone rurale, ce fut presque un repos : plus de voitures ni d'avions, une vie de famille – frères, sœurs, neveux et nièces vivant à proximité, à portée de jardin. Pour les autres, ce fut l'exiguïté d'un appartement en HLM ou en centre-ville, cernés de toutes parts par des constructions sinistres, avec des murs pour seul horizon, les cris des voisins se faisant d'autant plus entendre que les tensions s'exacerbent, sans jamais pouvoir se détendre dans les espaces verts désormais inaccessibles. Et les uniformes veillant au respect de la loi martiale ! Au fur et à mesure que le temps passait, la privation de liberté, d'aller et de venir, se fit enfer. Surtout pour ceux qui vivent à deux, trois voire quatre dans des logements microscopiques, à deux doigts de la rupture, à la limite du divorce. Sans parler des parents et amis prisonniers des maisons de retraite et autres Ehpad, privés de visites. Ma sœur a vu la fenêtre de sa chambre condamnée après le suicide d'une de ses corésidentes.

Exacerbé-es

Je sais que bien d'autres ont connu des enfers comme le mien, ou bien pire. Je crois surtout que jamais les inégalités de situations, de ressources, de réseaux, de liens, de conditions, de santé... n'ont été autant exacerbées que durant ces semaines de confinement. Cette crise a mis en lumière l'absurdité de notre façon de vivre, la Covid-19 a exhibé l'inhumanité de notre société. Mais, surtout, j'ai pu constater l'incompréhension des plus privilégiés d'entre nous face aux drames humains que les plus défavorisés, les plus démunis, les moins armés de nos concitoyens ont pu vivre et vivent encore. En tirerons-nous des leçons ou continuerons-nous à foncer bille en tête vers la déshumanisation de notre société ?

Alors, incapable d'envisager la suite des événements, en cette fin d'été 2020, je me contente de me reposer. Là, sous le tulle blanc de ma moustiquaire, fenêtres et portes ouvertes sur les collines verdoyantes qui se fondent au ciel nocturne, je m'endors, tranquille. Personne ne viendra violer mon sommeil. ■

Relation du vécu et du ressenti d'une amie
par Henri Meurant, Toulon, été 2020

Résistances, résiliences

De cette période vécue (et encore vivante), est née une solidarité que beaucoup croyaient disparue. De petits gestes ont formé une fraternité concrète que l'on voudrait voir quotidienne. Et nombreux sont ceux qui se prennent à rêver que l'humanité se tourne à nouveau et pour toujours vers l'essentiel : l'humain et son environnement, pour un développement harmonieux et respectueux de tous et de tout.

Le confinement a aussi apporté ou fait apparaître de bonnes choses : se remettre à une passion qui occupe, prendre le temps de jouer, se rapprocher de la nature (elle a d'ailleurs repris ses droits dans bien des endroits !), les hirondelles, les pigeons sur le balcon, le chat... Toutes ces petites choses que l'on ne voit plus en temps normal. On a vu la solidarité se vivre concrètement : les soignants à l'œuvre, les propositions pour les enfants à la télévision ou sur le Net, la réserve civique et les bénévoles, les discussions d'un balcon à l'autre, les repas pour les sans-abri, les aides des associations... Et tout ça a fait du bien ! On a vu aussi l'évolution pour consommer plus local, et des personnes se lançant dans la confection de masques pour tous et de surblouses pour les soignants.

Mais, par-dessus tout, ce qui a été bon, c'est le lien maintenu de manière différente entre les uns et les autres, le téléphone des bénévoles et des amis, pour prendre des nouvelles, parler un peu. Cela brise la solitude et c'était indispensable !

Le retour du geste

Oui, nous, les êtres humains, nous sommes des vases communicants. Nous sommes tous reliés les uns aux autres. Pour conjurer cette réalité frappante, les uns et les autres ont réagi. Et, pendant tout ce temps

de confinement, en pensées, et également par les appels téléphoniques, les réseaux sociaux, les visites à distance, nous avons continué à être en lien. Nous avons inventé de nouvelles manières pour se serrer les coudes et dire notre affection, pour partager nos vécus et ressentis.

Durant ce temps, des personnes seules, en détresse sociale ou parlant si peu notre langue, des accompagnantes, et puis des amies d'amies, sont venues pour former une grande chaîne de solidarité au travers de nos plumes, pour partager nos maux et nos espoirs, nos sourires et nos délires. Et, sans jamais nous voir, nous nous sommes tous rencontrés.

Dans d'autres endroits, les liens étaient maintenus par les coups de téléphone et les visites à la fenêtre. D'autres ou les mêmes sont devenus « facteurs » au début, timidement. Les cartes postales doivent rester cinq jours dans la boîte aux lettres avant d'être ouvertes. Puis, de plus en plus, en se permettant des discussions de balcon à balcon, de balcon à véhicule. Trouvailles conciliant lien amical et sécurité sanitaire !

Cette soif de liens a poussé certaines personnes à faire un bond technologique ! Pour communiquer, se voir, se parler à plusieurs, partager des chansons, des vidéos, des pensées, se sentir « connectés », reliés aux autres, c'est sans conteste l'application WhatsApp qui remporte la palme !

Il y eut, il y a, il y aura des mots à tricoter,
Il y a des mots à tricoter,
Des mailles d'amitié, de partage,
de solidarité.
Des points de rencontres virtuelles
mais combien puissantes.
Des rangs qui montent, comme le temps
qui passe
Et qui nous conduit plus loin.
Lorsque le tricot sera terminé,
Nous pourrons l'enfiler,
peut-être sans masque.
Allez savoir...

Il y eut l'envie de combler un certain
ennui et de partager ses soucis,
Il y a ce lien rassurant qui, de loin,
nous a permis d'être unis,
Il y aura encore de la vie et nous allons
tous être ragaillardis,
c'est moi qui vous l'dis !

Il y eut des mots à tricoter maille après
maille, mot après mot, pour nous sentir
bien ensemble, même virtuellement.
Il y a hélas toujours des maux
qui s'agitent dans notre monde.
Il y aura tant à dire sur cette période
de confinement.
Les ressentis, les émotions vont évoluer
et continuer à agir sur nous comme
une succession de vagues,
Nous continuerons à écrire, ce sera
comme un journal de bord,
Nous le relirons plus tard et nous
porterons alors sur cette période
un regard effaré.

Il y eut des mots à tricoter pour continuer
de faire de bonnes choses,
de vivre ensemble, de rire.
Il y a des mots à tricoter
pour n'abandonner aucun malade

du coronavirus, si jamais on connaît
ces personnes.

Il y aura des mots à tricoter encore
si on ne sort jamais du confinement.
Il y eut des mots à tricoter pour ne pas
s'abandonner au désespoir d'une solitude
non désirée, pour continuer de vivre,
de rire, d'inventer, de rêver, d'espérer.
Il y a des mots à tricoter afin de ne laisser
personne de côté, de faire une grande
chaîne d'amitié, même sans jamais
se rencontrer.

Il y aura des mots à tricoter même quand
on se sera quittés, afin de ne pas oublier
que rien n'est jamais terminé.
Tricoter les mots de la solidarité,
ce fut unir des solitudes imposées pour
créer une chaîne d'espoir et de fraternité.

Et demain ?

On doit continuer à faire attention parce que
le virus est encore là : respecter les gestes bar-
rières et la distanciation physique. Mais, ce
qui est tellement important : il faut préserver
de se voir, de partager, d'échanger, de se par-
ler ; il faut garder les liens de solidarité qui
sont nés, les contacts, l'attention les uns aux
autres, regarder autour de soi et ne pas se
renfermer, se respecter, garder son calme...
C'est difficile de garder son calme devant les
injustices. Il nous faut tous veiller à nos atti-
tudes, nos jugements, nos préjugés. Le confi-
nement a montré ce dont on avait besoin : de
chaleur humaine, d'amour et de bienveillance.

Et il y a des besoins...

Recréer des lieux où les gens se rencontrent :
des fêtes dans les villes et les villages (cer-
taines fêtes oubliées à remettre en place),
des jardins partagés, des lieux d'échanges et
de rencontres pour ne laisser personne seul.
Arrêter le gaspillage de nourriture, de biens,
de vêtements (trop de consommation), >>>

Chanson de (petits) gestes

Mouloud arrive les bras chargés de baguettes de pain : « *C'est pour tout le quartier* », dit-il, arborant un large sourire. Célia traverse la rue. Elle apporte à Madame Michel une part de tarte aux pommes qu'elle a confectionnée ce matin. Edmond interpelle, avec un chaleureux « *Comment vas-tu ?* », Albert son voisin qui arrose les fleurs de son jardin. Madame Jeannot est heureuse, elle vient de recevoir un coup de fil de sa nièce soucieuse de sa santé. Tassadit a un plein panier d'œufs qu'elle va partager avec Lourdes qui a perdu son emploi de femme de ménage. Luigi va à la pharmacie chercher les médicaments d'Arthur, un peu fiévreux. Ce sont de petits faits de la vie de tous les jours. Nous vivons une période pas comme les autres, inédite, singulière, inconfortable, quelque peu angoissante, et voilà qu'on voit apparaître des élans de générosité, de solidarité, d'amitié, de convivialité. On découvre en quelque sorte ce qu'est la fraternité. La fraternité ? Un principe républicain, un mot qui fait partie de notre devise, un mot que l'on voit inscrit sur le fronton de nos mairies, sans trop s'en soucier... et voilà que ce mot, en cette période trouble, semble prendre tout son sens. J'ose donc espérer que ce principe noble s'impose en nous comme un devoir et s'inscrive dans le temps. ■

» les transports dans tous les sens (on peut privilégier le local, diminuer le nombre de camions et d'avions), réduire les privilèges de certains (voitures de fonction, etc.). Veiller à la justice des mesures d'aide et de soutien : pas les grosses entreprises mais les petites, arrêter l'enrichissement de certains sur le dos des pauvres... Certains critères ne tiennent pas compte de la réalité des plus pauvres, leur parole n'est pas toujours entendue. Les aides ne sont pas adaptées à certains.

Demain, parce qu'il y aura un demain, serons-nous moins idiots, moins indifférents au sort des malheureux, saurons-nous hiérarchiser nos envies, nos besoins ? Aurons-nous pris conscience de la valeur d'une vie ? Demain, nous serons debout et il y a cet espoir fou que nous soyons différemment debout.

Pour le moment, nous ne pouvons voir au loin, un voile reste posé qui nous garde incertains et nous empêche d'être sereins. Mais il suffit d'être patients et d'attendre que le temps et le vent chassent ces nuages pour tourner cette page.

Je vois l'espoir, grâce à nous, à nos volontés de continuer, de survivre, en améliorant notre impact sur cette immensité, cette planète qui nous a été donnée et que nous devons préserver. La brume va se lever et, avec elle, notre nouveau regard enrichi d'une volonté de partager et non de conquérir,

d'offrir et non d'acquérir, de ralentir pour ne plus courir, de se poser pour créer. Au-delà, le ciel bleu. Finies les incertitudes, grâce à nos attitudes et, si besoin, nous pouvons souffler pour dissiper cette opacité. Il nous suffit d'ouvrir la soupape et toute cette condensation disparaîtra, laissant place à un ciel immaculé, quand nous aurons fini notre tâche.

Tenir, une lampe allumée, tenir debout

À quoi bon, dans la durée, convaincus,
Ouvrir les yeux, par ce temps mystérieux,
Absents tous les visages,
Tant désirés et tant aimés,
Quel étrange passage !

La distance, quelle offense ! Le temps,
Insouciant, la balaie, persévérance !
Déjà oublié, le cap fixé ?
Des idées, des idées, toujours des idées..
Et, pourtant, à nouveau trébucher.
Eh, toi ! Ne plus lâcher !

Tenir une main, la retenir
La serrer, la caresser, tendre désir.
De l'ami, à ma voix, s'éclaire le visage,
S'esquisse le sourire, s'efface le nuage
Les retrouvailles, bientôt, le bout
Du tunnel éclateront, cris de joie,
Tous DEBOUT !

Corinne ■

Là-bas, comme ici

Le virus de l'égoïsme ou de la solidarité

Pour la première fois dans *L'Apostrophe*, nous publions un texte d'outre-Atlantique. Parce que la crise de la Covid est planétaire. Parce que la condition humaine est secouée sur toute la planète. Voici un texte venu des Amériques, du Pérou, de la communauté de base de Piura. Et, étrangement (ou pas), il rejoint, sur bien des aspects, la parole des écrivains en France.

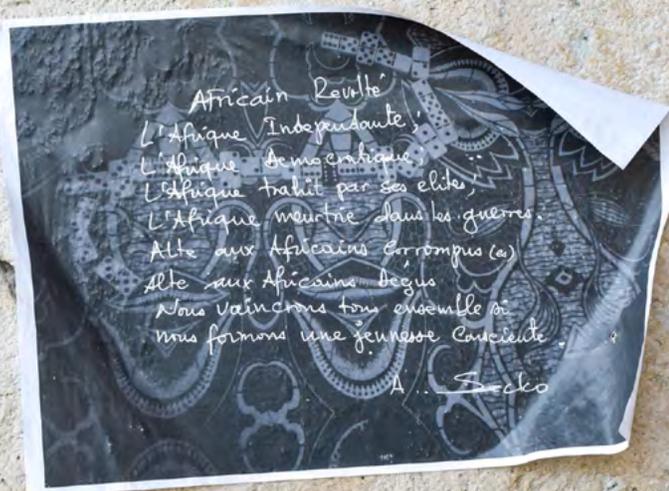
La chose la plus certaine, c'est que le coronavirus va nécessairement avoir des conséquences. Le danger est grand, beaucoup l'ont développé immédiatement et la possibilité qu'il devienne chronique est une menace évidente. Les symptômes sont clairement visibles : si la peur vous enferme dans votre maison sous la devise de « *sauver qui peut l'être* » ; si vous essayez de stocker sans mesure du papier hygiénique, des aliments non périssables, souvent des produits inutiles ; si vous avez un magasin ou un service et que vous augmentez les prix en profitant de l'occasion ; si vous cachez les produits afin de gagner plus par la suite ; si vous arrêtez de penser aux autres ou, tout au plus, seulement « aux vôtres »... sont des signes évidents que vous avez été infecté par le virus de l'égoïsme ! Mettez-vous dans une attitude de conversion ou vous êtes condamné à pourrir avec vos affaires...

Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets. Aujourd'hui, nous subissons cette pandémie ; demain, ça sera une autre et ainsi de suite, tant que nous ne penserons pas à réinventer la Vie.

Mais le coronavirus peut conduire au virus de la solidarité. C'est son nom « générique » et, pour un chrétien, il a un autre nom de marque : c'est l'amour. Vous avez la pharmacie à portée de main. Ouvrez l'Évangile et lisez : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* » Et mettez-le en pratique : gardez les règles de base pour éviter la contagion de soi-même et des autres ; regardez à droite et à gauche pour découvrir ceux qui sont dans la détresse, vos voisins (devenez leur « prochain ») ; inquiétez-vous des groupes les plus à risque et évitez de les mettre en péril ; essayez d'obtenir de l'aide pour eux et donnez-leur aussi ce dont ils ont besoin. Enfin, ne vous enfermez pas et pensez toujours à ce qui est le mieux pour les autres. Ainsi, nous irons de l'avant ensemble, en tant que familles, en tant que communautés, en tant que pays... Au Pérou, nous avons deux dictons très clairs : « *Nous grandissons uniformément, comme les grains du maïs* » et « *Nous nous sauvons en grappe* ».

Continuez, vous êtes sur la bonne voie. Et, n'oubliez pas, le vaccin contre l'égoïsme est gratuit. ■

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



Des super-héros dans la ville

Les deux expériences artistiques que nous avons choisi de vous présenter ont été menées avec des exilés, que le chemin de migration a conduits à Paris. Deux expériences dans l'espace urbain qui, soumises au regard du passant, font exister ces super-héros de notre époque.

Photos : Anaïs Pachabézien, Steven Wassenaar / SCCF

Fresque sur palissade

Nous sommes en 2019. Tous les matins, elle traverse l'accueil de jour de l'association Aurore installée au sein de la friche vivante des Grands Voisins (tiers-lieu éphémère qui, après quatre années, a laissé place à un projet d'urbanisme), dans le XIV^e arrondissement de Paris. Elle rejoint à l'étage son bureau partagé. Ce faisant, elle croise les regards las des jeunes demandeurs d'asile qui font la queue, leur dossier à la main, pour tenter de débloquer leur situation. Elle, c'est Armelle Trouche, une graphiste indépendante. En côtoyant ces exilés, Africains et Afghans pour la plupart, elle a l'idée de monter un projet avec eux. « *Beaucoup de choses sont faites sur eux, mais pas avec eux* », souligne-t-elle. Le festival Migrant'Sène de la Cimade lui en donne l'occasion. L'objectif sera de réaliser une fresque sur une palissade de chantier donnant sur l'avenue. Un mercredi matin de septembre, la professionnelle s'installe donc à une table de l'accueil de jour, avec des feutres et du papier. « *Le thème du festival étant "Résistances", j'ai demandé à ces personnes hors du commun de se représenter en super-héros, explique-t-elle. Ce sujet m'est apparu comme une évidence, parce que ces jeunes hommes aux parcours divers et incroyablement durs sont réellement des super-héros, ils ont résisté à tout ! C'était donc l'occasion de les représenter ainsi et de peut-être changer, voire inverser, le regard que nous pouvons porter sur eux.* »

Au fil des six à sept séances qui suivent, les participants – jamais les mêmes d'un mercredi sur l'autre, car ils sont pour la plupart seulement de passage à l'accueil – se prêtent au jeu, malgré la fatigue, s'inspirant d'images des personnages de Marvel que la graphiste a collées au mur. « *Quelques-uns ont réussi à en imaginer de nouveaux, d'autres ont apporté leur touche personnelle aux formes que je leur proposais. Et, pour ceux qui ne souhaitaient pas dessiner, je leur ai suggéré d'écrire.* » Plusieurs textes se sont ainsi agrégés aux dessins de surhommes et héros de BD, en différentes langues. Armelle Trouche réalise ensuite un montage et des agrandissements, et assemble la fresque finale de dix-neuf mètres de long. Le collage sur la palissade a lieu le 20 novembre 2019. « *L'idée était d'envoyer un message vers l'extérieur, sous une autre forme que des témoignages de parcours de migration* », résume la graphiste, qui ne regrette pas cette expérience éphémère : « *Pour les participants, c'était une bulle de détente, suspendue, un moment plus léger. À moi, cela m'a tout simplement permis d'aller à leur rencontre.* »

Collages publics

Situé dans le XIX^e arrondissement de Paris, le Centre d'entraide pour les demandeurs d'asile et les réfugiés (Cèdre), une antenne du Secours Catholique, accompagne sur le plan administratif et moral des personnes exilées et en situation de précarité. Ainsi, au « Café Papote », porte d'entrée de la structure, les migrants accueillis partagent informations, soutien, moments conviviaux et culturels. C'est au sein de cet espace qu'à l'automne 2019, est conçu un projet accompagné par les Lucioles du Doc, une association de documentaire et d'éducation populaire. L'idée de départ : permettre l'expression des personnes migrantes sur leur vécu, au moyen de différents supports (écriture, son, photo-

graphie). « *Cela a commencé petit à petit, pour faire connaissance, par des lettres aux proches, pour raconter le singulier, l'intime* », raconte Immaculée, référente salariée du « Café Papote ». Puis, des appareils photo jetables sont confiés aux volontaires, qui ont toute latitude pour capter leur environnement ou ce qui les touche : lieux de campement, paysages urbains,

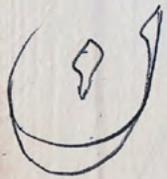
morceaux de nature, visages, évocations poétiques... Les destinataires des lettres et photos dépassent bientôt la sphère intime : ce sont les autorités, le 115, etc. Clichés et textes récoltés sont ensuite affichés et partagés au sein du « Café Papote ». Le choix est fait de tirer en format affiche et en plusieurs exemplaires cinq de ces seize assemblages, et de les rendre publics. Ces grandes affiches seront collées dans les rues parisiennes, près des lieux de vie des migrants, dans des endroits de grand passage et à proximité de lieux de pouvoir (ministères, Office français de l'immigration et de l'intégration, etc.). Ce sont les salariés qui effectuent les collages, en soirée. Les migrants, eux, sans papiers, risqueraient l'arrestation. « *Je suis très fier que mon nom soit affiché dans les rues de Paris. Ça me permet de me faire entendre autrement, et par d'autres personnes* », témoigne Sacko, Guinéen « dubliné », auteur de plusieurs photos et de textes. « *Ça me donne aussi le courage d'aller de l'avant.* » ■

Clarisse Briot

“ Je suis très fier que mon nom soit affiché dans les rues de Paris. Ça me permet de me faire entendre autrement, et par d'autres personnes. ”



JAN KWIL



We are not
Dangerous
We are in
Danger.



Educ

Des Super Héros

octobre-novembre 2019

LES GRANDS
VOISINS

Pendant quelques semaines, la graphiste Armelle Trouche a animé des ateliers de dessin à l'Accueil de jour pour demandeurs d'Asile de l'association Aurore (bâtiment Rapine des Grands Voisins), à partir desquels elle a réalisé cette fresque pour le festival de la Cimade Migrant'scène.

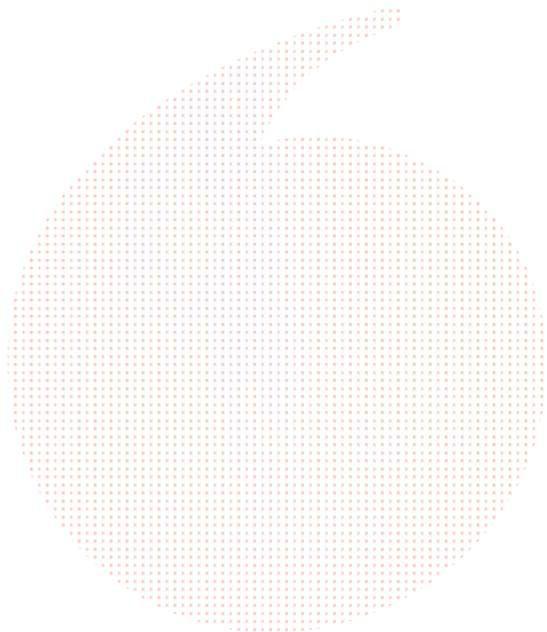
"Le thème de cette année étant « Résistances », j'ai demandé à ces personnes hors du commun de se représenter en super héros. Pour les côtoyer chaque jour depuis plus d'un an, ce sujet m'est apparu comme une évidence parce que ces jeunes hommes aux parcours divers et incroyablement durs sont réellement des super héros ! C'était donc l'occasion de les représenter ainsi et de peut-être changer, voire inverser, le regard extérieur que nous pouvons porter sur eux.

Comme tout ce qu'il se passe à l'Accueil de jour, ces ateliers ont été riches en émotions ; les dessinateurs d'un jour se sont prêtés au jeu de bonne grâce, même s'ils n'étaient pas là pour ça (et c'est le moins qu'on puisse dire...). J'ai vu leurs visages s'éclairer lorsqu'ils prenaient connaissance du sujet de la fresque, le message semblait particulièrement leur parler malgré le contraste ironique et évident entre ces jeunes hommes et l'univers coloré de Marvel.

Au-delà de leur immense fatigue et de la diversité de leurs trajectoires, nous avons pu avoir de vrais échanges, passionnants ponctués de plaisanteries parfois inattendues. J'ai vu entre eux de la bienveillance, de la solidarité et une réelle envie de communiquer avec ce énième pays de passage qu'est la France. Respect absolu pour ces personnes dignes, fortes, résistantes et résilientes. Merci beaucoup, bon courage et bonne route à vous tous, vous êtes vraiment des super héros !"

Armelle Trouche, graphiste

Fresque éphémère « des super-héros », site des Grands Voisins (Paris XIV^e), automne 2019.



*« Un hiver qui sévit, et nos cœurs qui se glacent.
Cette vie aura-t-elle pour nous une place ?
Feuilles mortes volant au gré de nos malchances
Nous marchons en hurlant dans notre solitude »*

Niamat Sadeqi

Un hiver qui sévit, et nos coeurs
qui se glacent cette vie aura-t-elle
pour nous une place? Feuilles mortes
volant au gré de nos malchances
Nous marchons en hurlant dans
notre solitude!

Niamat Sadeqi

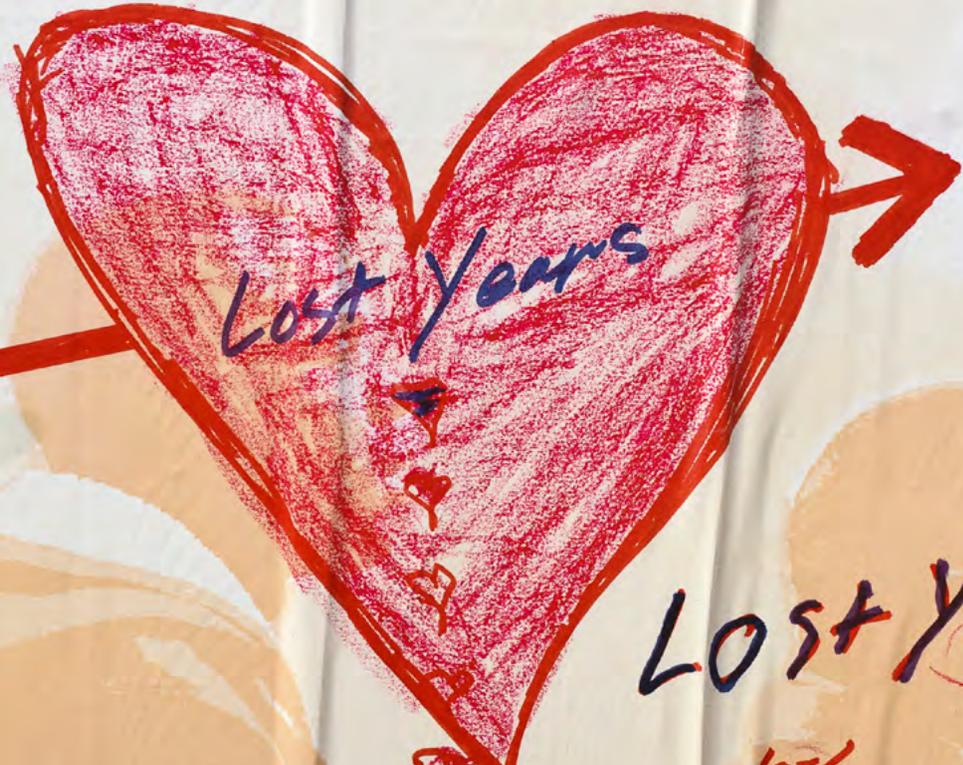




Sois toi-même et vole ... (esprit)

Ne te regarde pas, tu pleureras !

~~As~~



Lost Year

I WAS A HONEST MAN AND I WAS
NOT A POLITICIAN MAN OR RICH
MAN

2016 - 2019
آبیلال - فرنسا - بيججاد - الامانة

 Autops



Made By *Mirwais
Akhtar*



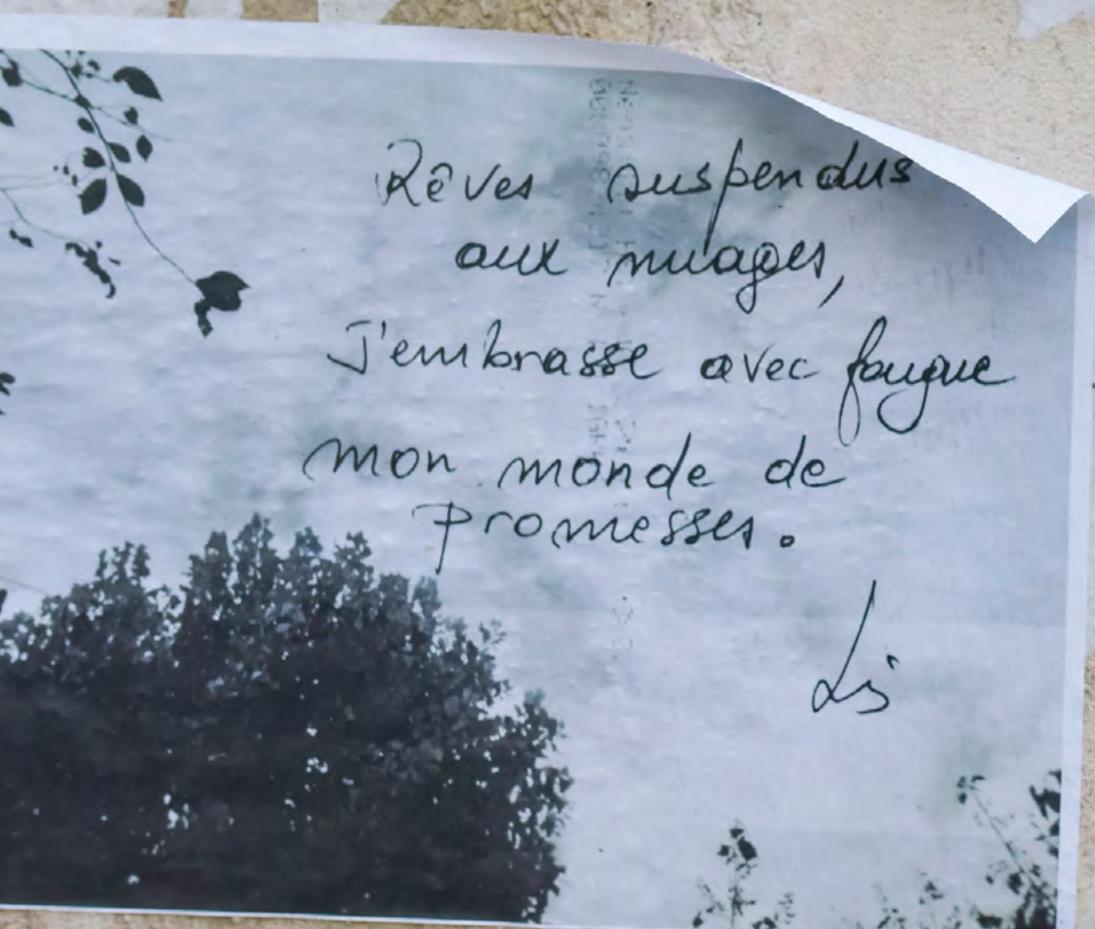
Be Good Even if you
don't receive Good"





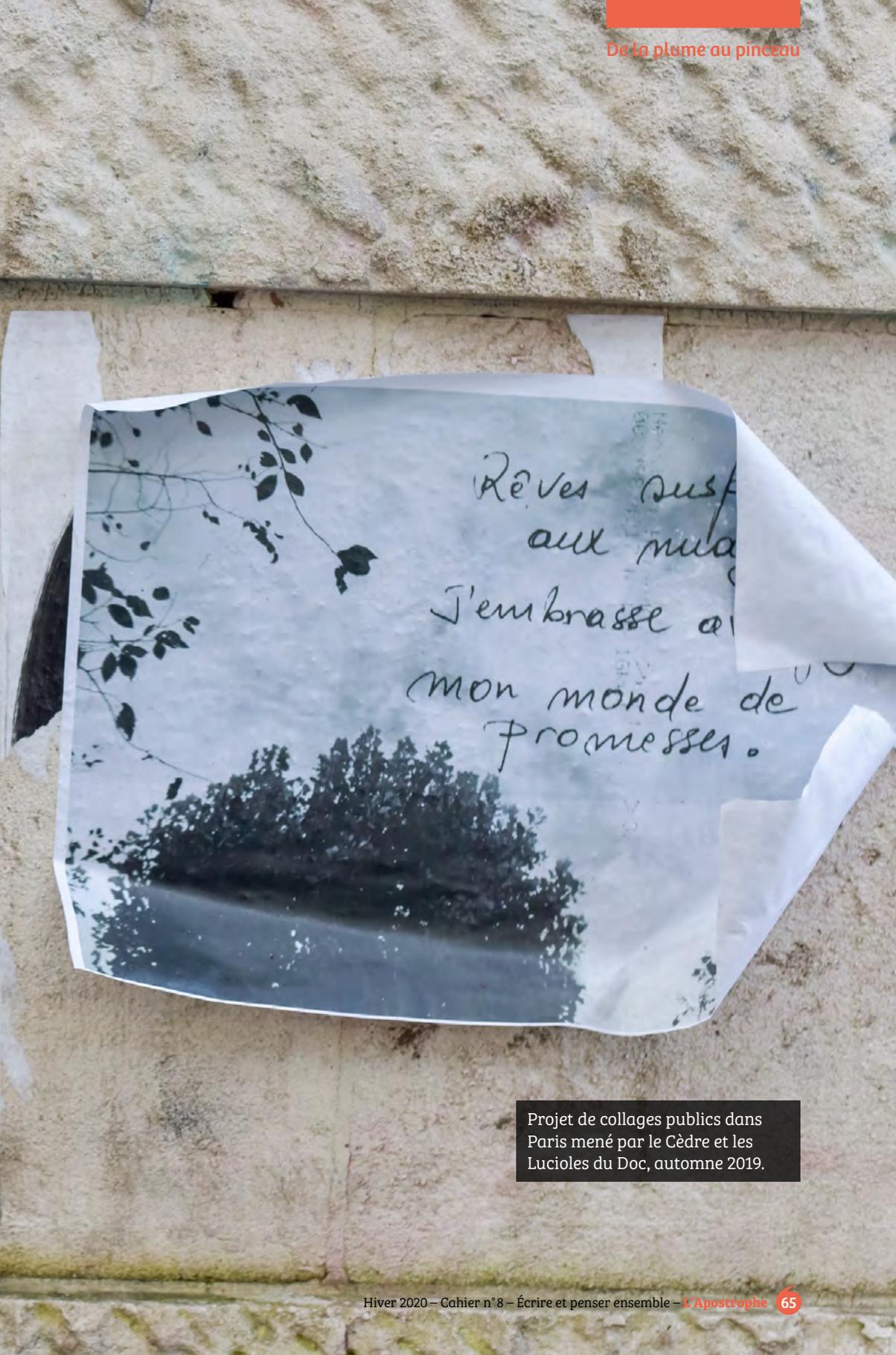


Alghamsteen - HANIFI
Khalid



Rêves suspendus
aux nuages,
J'embrasse avec ferveur
mon monde de
promesses.

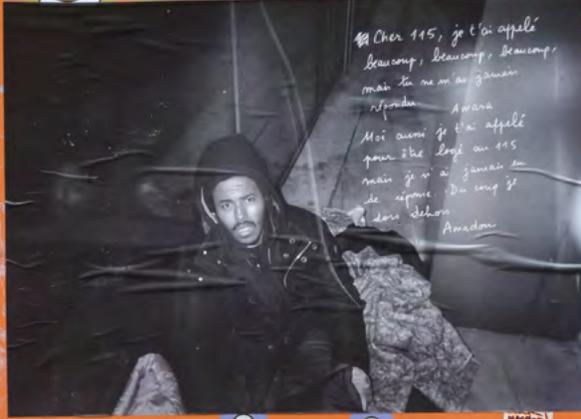
ds



Rêves sus
aux nuages
J'embrasse
mon monde de
promesses.

Projet de collages publics dans
Paris mené par le Cèdre et les
Lucioles du Doc, automne 2019.

Internet
games



print
scan

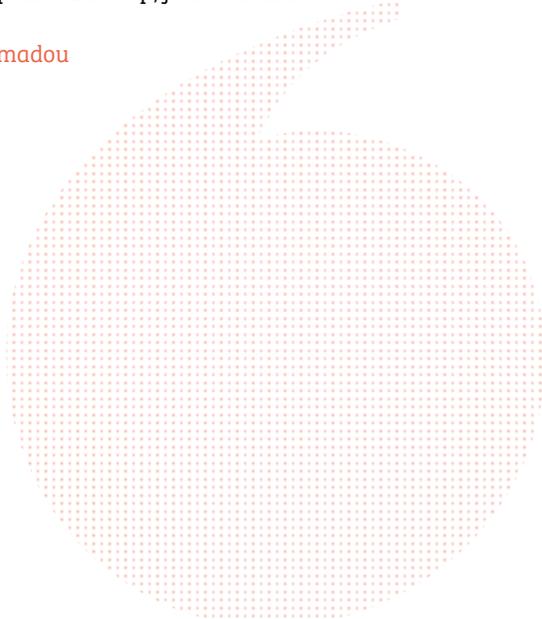


« Cher 115, je t'ai appelé beaucoup, beaucoup, beaucoup,
mais tu ne m'as jamais répondu. »

Awara

« Moi aussi, je t'ai appelé pour être logé au 115,
mais je n'ai jamais eu de réponse. Du coup; je dors dehors. »

Amadou





Be proud of who you are.

Sois fier de qui tu es.

Africain Revolté
L'Afrique Indépendante ;
L'Afrique Démocratique ;
L'Afrique trahit par ses élites ;
L'Afrique meurtrie dans les guerres.
Alte aux Africains Corrompus (es)
Alte aux Africains déçus
Nous vaincrons tous ensemble si
nous formons une jeunesse consciente.

A... Socko





1880

SUFFRAGE
UNIVERSEL







CHERS FRANÇAIS
CHÈRES FRANÇAISES,

JE SUIS EN DANGER

Je ne suis
pas dangereux

Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un-e autre le récit de sa vie.



Feuilles de vie de Francine, La fille sans racines

À propos de l'auteure

Francine Guilbert a été vice-présidente du Secours Catholique du Pas-de-Calais. Aujourd'hui, elle occupe toujours un siège d'administratrice nationale en tant que personne qualifiée, c'est-à-dire référente en matière de précarité. Francine a grandi dans une famille pauvre, privée de l'affection de sa mère. Les mains tendues sur son chemin lui ont permis de panser ses blessures, de reprendre confiance en elle et d'être un relais de la parole des « petits » au sein de notre société. Un parcours qu'elle a souhaité livrer au plus grand nombre, dans un ouvrage préfacé par Véronique Fayet, présidente du Secours Catholique. Extraits choisis.

Je n'ai jamais dit « maman » ni « papa »

Je n'ai jamais pu dire « maman ». Cela m'a beaucoup manqué. Irène, ma mère, est la dernière-née d'une fratrie de quatre enfants : Maria, René, Roger et Irène. Lorsqu'elle est encore enfant, son père est écrasé par une voiture et sa mère meurt subitement, quelques mois tard. Ma mère n'a que 7 ans quand elle est placée dans un orphelinat tenu par des religieuses, à Loos. Elle ne m'a jamais rien confié de ces années. La complicité est quelque chose qui est réservé aux gens qui s'aiment. J'imagine qu'elle a dû traîner sa solitude dans une institution très honorable. Honorable, mais qui ne peut remplacer des parents. Ma mère a été enceinte à l'âge de 21 ans. Elle m'a donné naissance le 4 juin 1946 à la maternité de Sébastopol, à Lille. Je n'ai jamais dit « papa » non plus. Parce que je suis née « de père inconnu », ce père m'a beaucoup manqué. [...]

On aurait dit Cosette

Cinq ans après ma naissance, ma mère a quatre grossesses rapprochées. Après la naissance de Jean-Marie puis de Françoise, une religieuse passe faire des soins à ma mère et aux deux jeunes enfants. Je n'ai pas de souvenir d'être allée à l'école maternelle. L'école n'est pas obligatoire avant 6 ans, je suppose ne pas y être allée avant cet âge. À l'âge de 6 ans, je suis très maigre car je ne suis pas nourrie normalement. J'ai un visage triste. C'est Josiane avec qui je suis restée en lien qui me le rapporte : « *On aurait dit Cosette* », me dit-elle. Je ne joue pas comme les enfants de mon âge. Je manque d'affection. « *Tu étais considérée comme la souffre-douleur de la famille* », me dit un jour ma grande-tante Marie – la sœur de la mère de mon beau-père –, alors que j'avais une quinzaine d'années. [...] Mon père adoptif travaille et a un salaire régulier. Ma mère dépense à tort et à travers. Elle ne sait pas compter. Le salaire ne peut donc suffire à combler toutes ses dépenses et ne nous permet pas de vivre décemment. Ma mère,

même si elle enchaîne les grossesses, trouve toujours quelqu'un pour faire les choses à sa place. C'est mon père, en rentrant du travail, qui fait la lessive et le ménage car ma mère a toujours une excuse pour expliquer qu'elle n'a pas pu le faire. Des personnes amènent des colis alimentaires à la maison et donnent des bons pour nous permettre d'aller acheter de la nourriture à la petite épicerie du coin. [...]

Je ne me souviens pas que ma mère m'ait appelée une fois par mon prénom. Je n'ai aucune souvenance non plus de câlins, de bisous ou de jeux de poupée.

Je suis l'aînée de la famille. Dès l'âge de 5 ans, je dois commencer à m'occuper de mes frères et sœurs. Je crois n'avoir jamais joué, ni avec mes copines, ni avec mes frères et sœurs. [...]

À l'école publique, je suis mal vue par la directrice et l'institutrice. Quand j'arrive avec mes frères et sœurs, nous sommes mal habillés, pas propres et, très vite, nous nous sentons jugés, stigmatisés. Lors d'une séance de sciences naturelles, nous devons apporter une pomme à l'école pour la disséquer. Sauf

qu'il n'y a pas de pomme à la maison. Je suis la seule de la classe à ne pas apporter de pomme. « *Votre mère ne pouvait pas trouver une pomme ! Une pomme, ça se trouve !* », me dit avec mépris l'institutrice. Elle me demande alors de me mettre à côté d'un élève qui en a une.

Je ressens la honte de ne pas être comme les autres. Cela me marque profondément et, soixante ans plus tard, je peux en reparler comme si c'était hier. La blessure est toujours présente.

Aujourd'hui, ces situations existent toujours et certains enseignants continuent de faire des réflexions du même ordre aux enfants. Ceux-ci, pourtant, n'y peuvent souvent pas grand-chose quand ce sont les parents qui ne s'intéressent pas à leurs demandes.

Ce n'est pas la pomme le problème, c'est la répétition des exclusions. Je suis mise de côté car je suis mal habillée, parce que je ne suis pas propre, parce que je ne suis pas comme les autres. Je ne suis pas nourrie comme les autres. Je suis très maigre et pèse tout juste trente kilos à 12 ans. Je dois dégager une certaine tristesse de ne pas avoir été aimée. Quand j'éclate de rire aujourd'hui, j'ai peur qu'il m'arrive quelque chose. Je n'ai pas eu l'habitude de rire, et encore moins d'éclater de rire. [...] Malgré mon mal de dos persistant, je dois continuer à la maison d'assurer toutes les tâches habituelles. Quand j'ose tenter une plainte auprès de ma mère, elle me dit que je suis une fainéante et qu'il faut me secouer. À l'école, l'institutrice tient des propos similaires. Chaque année, l'école procède au dépistage de la tuberculose. Nous devons tous nous présenter à la radio des poumons. Lorsque mon tour arrive, les résultats sont déclarés satisfaisants avec un commentaire : « *Bon état général.* » En revanche, on recommande à ma copine de classe, Jocelyne, qui vient de subir la même radio, de se rendre chez le médecin pour approfondir les résultats. Ceux-ci ont dû leur sembler suspects. Sa maman prend donc un rendez-vous pour elle. Attentive à mes souffrances et voyant bien que j'ai vraiment mal au dos, elle propose à ma mère de profiter de ce rendez-vous pour m'emmener et me faire examiner par le médecin. À la sortie de la consultation, il s'avère que Jocelyne n'a rien. C'est une excellente nouvelle et un soulagement pour sa maman. En revanche, le médecin demande

“ Je ne me souviens pas que ma mère m'ait appelée une fois par mon prénom. Je n'ai aucune souvenance non plus de câlins, de bisous ou de jeux de poupée. ”

à rencontrer ma mère immédiatement. Lors de cette visite, il annonce à ma mère que j'ai quelque chose de grave aux poumons et que nous devons aller de toute urgence à l'hôpital. Nous nous rendons à l'hôpital Saint-Antoine à Lille où je suis soignée pendant neuf mois pour vaincre la tuberculose. [...]

J'ai maintenant 17 ans. Une commerçante ambulante fait du porte-à-porte et s'arrête à la maison pour vendre des vêtements. Elle est accompagnée d'une de ses amies, Madame Hélène, qui est coiffeuse à Lille. Quand elle arrive, elle s'exclame : « *Toi, tu es un coq au milieu des poules !* » Elle m'explique qu'elle voit en moi une enfant différente des autres enfants de la maison, elle perçoit une capacité, une volonté peut-être, à grandir et à évoluer. Elle veut me donner une chance. Une chance que j'ai envie de saisir immédiatement. Elle confie à ma mère son désir de recruter une apprentie coiffeuse pour son salon et souhaite me proposer la place. Ma mère ne refuse pas mais pose ses conditions : « *Je veux bien qu'elle se rende au salon de coiffure mais elle doit continuer d'assumer toutes les tâches ménagères de la maison.* » Je la déchargerai uniquement de la garde des enfants. J'accepte sans hésitation cette proposition, comme une chance pour moi de sortir du quotidien et de la maison. Du mardi au samedi, je me rends donc chez Mme Hélène, rue Louis-Bergot, à Lille. Pour moi, c'est le paradis, j'apprends toutes les choses qu'il faut savoir dans la vie et un peu la coiffure aussi, mais cela me semble presque accessoire ! [...]

Un nouveau départ dans la vie

À 18 ans, Jean-Paul demande à ma mère l'autorisation que je sorte plus tard : elle veut bien étudier la question, à condition de rencontrer ses parents. Les parents de Jean-Paul viennent donc à la maison rencontrer ma mère et organiser les fiançailles. Une fois les fiançailles passées, elle nous autorise des sorties jusqu'à 20 heures. Pas une minute de plus ! Sa volonté est que j'accomplisse toutes les tâches de la maison, une fois rentrée. Quand nous prévoyons une sortie avec Jean-Paul, elle décide d'aller voir une cousine à l'hôpital avec moi. Je dois me plier à sa volonté... À quinze jours de notre mariage, elle exige encore un retour à la maison à 20 heures. En prévision de notre emménagement, mes beaux-parents, Jean-Paul et moi entamons des travaux dans notre futur appartement. Ma mère continue à ne rien vouloir entendre : je dois rentrer au plus tard à 20 heures... [...]

Avant mon mariage, prévu le 31 juillet, je travaille chez Alcatel, comme Jean-Paul. Il connaît bien mes parents, car il vient à la maison assez régulièrement depuis nos vacances à Berck, c'est-à-dire depuis l'âge de 15 ans. Notre salaire est versé en espèces. En juillet, nous touchons un salaire double qui correspond aux congés du mois d'août. Prévoyant, en sortant de l'usine, Jean-Paul me conseille de lui donner l'argent correspondant aux congés, car nous devons emménager dès le 31 juillet et nous aurons besoin de cet argent pour vivre. Il sait bien qu'en face de ma mère, je ne saurai pas dire non. En fin de journée, de retour chez moi, je remets à ma mère mon salaire de juillet. Ma mère comprend qu'il lui manque la paie du mois d'août. Elle se met alors en furie et me menace de ne pas signer mon acte de mariage si je ne lui remets pas l'intégralité de l'argent reçu. À l'époque, je n'ai pas la majorité, qui est alors à 21 ans. [...]

« **Après le mariage, nous devons aller voir les huissiers qui saisissent une partie de mon salaire pour rembourser les dettes de ma mère.** »

Après le mariage, nous devons aller voir les huissiers qui saisissent une partie de mon salaire pour rembourser les dettes de ma mère, afin de mettre fin à ces saisies. Nous sommes très mal reçus, ils sont furieux. Je me souviens d'une femme huissier, de mauvaise foi, qui me dit que je n'ai pas le choix et que je dois continuer à payer. Heureusement, Jean-Paul et moi nous sommes bien renseignés sur la question. Nous savons que nous sommes dans notre bon droit. Je suis très mal à l'aise et j'ai un sentiment de culpabilité vis-à-vis de ma mère. Nous avons besoin de ce second salaire, celui de Jean-Paul ne pouvant suffire pour honorer nos charges. Je culpabilise mais je tiens bon, car je n'ai pas le choix si je veux vivre ma propre vie avec Jean-Paul. [...]

Une maison bâtie sur du sable

Mon père doit beaucoup m'aimer, à sa façon. Je ne suis pas sa fille biologique et, pourtant, quand mon garçon est né, il vient me rendre visite à la maternité. Il regarde James et déclare tout fier : « *C'est bien un Vandurme !* »

Il ne veut même pas se souvenir que je ne suis pas sa fille. Il me demande de prendre James dans les bras mais, gentiment, je refuse. Je lui dis qu'il le pourra le jour où il arrêtera de boire de l'alcool. C'est à partir de ce jour-là qu'il décide d'arrêter l'alcool. Cela durera deux ans et demi. Il s'occupe souvent de James. Jean-Philippe,

mon petit frère, a 3 ans. James et Jean-Philippe grandissent donc ensemble. [...]

J'ai l'impression de ne pas avoir eu de fondation, je suis comme une maison bâtie sur du sable. Un arbre sans racines. Cela fait soixante-dix ans que je cherche, par tous les moyens, à me construire, à trouver ou à inventer des racines qui me tiendraient debout.

Tout ce que j'ai fait n'a jamais été naturel. J'ai toujours dû me battre pour le faire. Je cherche encore aujourd'hui quelqu'un qui m'aimerait d'un amour inconditionnel. Un amour comme celui que j'éprouve pour mon fils. Il y a encore beaucoup d'enfants aujourd'hui qui ne connaissent pas cet amour maternel, cette affection qui permet de se construire et de grandir. Ce sont mes petits frères et petites sœurs de galère... Autour de moi, les personnes ont toujours, au moins, un grand-parent, un parrain ou une marraine, une sœur ou un frère plus âgé. Un grand frère à qui se confier. Moi, je n'ai personne sur qui compter. Dans ma vie, j'ai passé des périodes difficiles et je n'ai pas trouvé sur ma route des proches à l'écoute et attentifs à mes souffrances. J'ai longtemps cherché une amitié véritable autour de moi. J'ai l'impression que les gens se servent de moi, de ma gentillesse, de ma disponibilité et de ma générosité mais, quand je suis dans la difficulté, j'ai l'impression qu'il n'y a plus personne. [...]

Une petite lumière sur ma route

À l'annonce du décès de ma mère dans les années 2000, je me sens soulagée de ne pas avoir été mise à contribution dans le cadre de l'obligation alimentaire. En effet, j'ai déjà beaucoup donné. Elle n'est jamais entrée en maison de retraite.

“ Un arbre sans racines.
Cela fait soixante-dix ans que
je cherche, par tous les moyens,
à me construire, à trouver
ou à inventer des racines
qui me tiendraient debout. ”

Pourquoi aurais-je dû encore donner ? Ce n'est pas l'argent qui m'importe mais, si j'avais dû encore payer pour elle, cela aurait créé chez moi une souffrance supplémentaire. Je ne suis pas allée à son enterrement. [...]

En 1994, je commence mon bénévolat au Secours Catholique. Dans le cadre de mon travail, je m'occupe d'une personne qui a reçu un bon alimentaire par l'assistante du service social. Elle doit se rendre à la permanence du Secours Catholique, auprès de l'équipe de Béthune, pour obtenir une aide alimentaire. J'accompagne cette dame et découvre qu'il y a un monde fou à cette distribution. Il me revient alors en mémoire que le Secours Catholique m'a aidée lorsque j'étais jeune. J'avais enfoui dans un coin de ma mémoire cette période de ma vie. Les préoccupations de mon mariage, notre installation, la naissance de notre garçon... tous ces événements ont occulté ces souvenirs. [...]

[Bien des années plus tard,] Véronique [Fayet, présidente du Secours Catholique] commence à me parler de ma participation au Conseil d'administration national, l'instance dirigeante du Secours Catholique – Caritas France. Avant de m'en parler, elle en a déjà parlé au Conseil d'administration (CA). Là, je me suis dit : « *Elle exagère. Ça fait un peu haut quand même.* » Je suis rentrée chez moi et j'ai dit à Jean-Paul : « *Tu ne te rends pas compte : maintenant, elle veut me faire entrer au Conseil d'administration. Ça fait trop haut pour moi.*

– Arrête de penser que tu n'es pas capable, tu as tort », me répond Jean-Paul.

L'idée fait son chemin, j'y crois sans trop y croire. Mais, si Véronique en a parlé, c'est que ça peut se faire. [...]

Très vite, Véronique me demande de participer au pré-CA, une instance qui étudie les dossiers pour les présenter au Conseil. Devoir présenter des dossiers au CA m'angoisse car il faut aller très vite, les dossiers sont nombreux. Claire, la vice-présidente nationale, est attentive et me pousse à assumer cette tâche, persuadée que je peux y arriver. Cela reste encore difficile, mais je me lance et suis très heureuse de progresser dans cet exercice inhabituel pour moi. En juillet 2018, Brigitte, responsable nationale de la thématique « Enfance – Famille » pour le Secours Catholique, que je rencontre à Albi à l'occasion des soixante-dix ans de l'AFV [Accueil familial de vacances], me confie après mon intervention : « *Je ne te reconnais pas : en six ans, l'évolution est incroyable, tu as pris de l'assurance. Tu sais construire tes phrases, on a très bien compris, tu n'es pas partie dans tous les sens, ton message est très clair.* » [...]

J'ai écrit ce livre pour dire que, tout au long de ma vie, j'ai rencontré des personnes qui m'ont aidée à grandir. Elles ont posé sur moi un regard bienveillant, constructif et m'ont tendu la main.

J'ai aussi écrit ces pages parce que je me suis rendu compte que les pauvres sont souvent invisibles... ■

“ J'ai aussi écrit ces pages parce que je me suis rendu compte que les pauvres sont souvent invisibles... ”

Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.



Vrac, des groupements *ad hoc*

Dans le monde de la solidarité, l'association Vrac innove en proposant aux habitants de quartiers populaires de se regrouper pour bénéficier de produits de qualité, à prix coûtant. Une stratégie à la logistique rigoureuse qui, progressivement, se déploie en France après avoir germé sur le terreau lyonnais. Nous sommes partis enquêter à la source.

Jeudi 10 septembre. Le soleil brille sur La Duchère, un quartier perché à l'ouest de Lyon dont la population conserve, malgré les transformations en cours, une fragilité socio-économique. L'endroit est méconnaissable pour celui qui n'y a pas mis les pieds depuis quinze ans. Les barres d'immeuble, qui formaient alors une muraille et logeaient plusieurs milliers de personnes, ont été démolies. À la place, une architecture aérée, des jeux de perspective, des agoras végétalisées ainsi que des équipements publics, dont le centre social de la Sauvegarde, rue Rosa-Parks, où nous allons.

Le bâtiment du centre social est moderne. La partie ouverte au public s'enroule autour d'un patio qu'il faut traverser pour atteindre une autre pièce aux portes grandes ouvertes. À l'entrée, un panneau annonce la distribution de Vrac. Attendant patiemment leur tour, cinq ou six personnes, liste de courses en main, Caddie ou cabas au pied, observent par-dessus leurs masques chirurgicaux le ballet des bénévoles remplissant les paniers des adhérents.

Jusqu'à ce que la pandémie de Covid-19 ne vienne chambouler les procédures, les adhérents de Vrac manipulaient et pesaient eux-mêmes les produits. Depuis mars dernier, deux ou trois bénévoles sont habilités à les servir et le nombre de personnes présentes en même

temps dans la pièce est limité. Sur les tables, principalement des produits alimentaires de base : pâtes, farine, huile d'olive, sucre, légumes, fruits secs, compotes, etc. Dans le frigo, le beurre et les fromages. Quelques produits d'entretien aussi. Le tout en vrac.

De la bonne marchandise

Traînant son Caddie d'une main et s'appuyant sur sa canne de l'autre, Christiane, 85 ans, s'avance vers la table où se règlent les achats. « *Aujourd'hui, j'ai pris cinq litres d'huile d'olive – comme ça, ça me fait un bon moment – puis du beurre, du comté, du jus de fruits, du coulis de tomate et du café* », énumère-t-elle à

l'adresse de Joachim qui, assis derrière une autre table, tient les comptes, vérifie si la commande passée correspond bien à ce qui est emporté et encaisse le paiement de Christiane, une habituée qu'il connaît bien. « *Je*

viens depuis six ans, depuis l'ouverture, dit-elle. Cela me fait une vingtaine de minutes à pied. Oh ! Je viens parce que je suis attirée par la bonne marchandise et parce que les prix sont avantageux. »

« *Moi aussi j'apprécie le rapport qualité/prix, intervient sa voisine de queue, Jocelyne, 73 ans, adhérente comme Christiane. C'est surtout le système qui me convient : permettre à l'habitant des quartiers populaires d'avoir*

« C'est surtout le système qui me convient : permettre à l'habitant des quartiers populaires d'avoir accès aux produits de qualité. »



accès aux produits de qualité. Je milite aussi pour le zéro déchet, zéro plastique. Ce qui fait baisser les coûts des produits. Et puis je connais bien Boris, on est dans la même mouvance. »

Rendre accessible l'alimentation

Boris, c'est Boris Tavernier, le fondateur de Vrac. Ce Chti quadragénaire a commencé sa vie professionnelle en tenant un bar-restaurant et salle de spectacle à Lyon, pendant une dizaine d'années. Le bar tourne toujours mais lui a eu envie de faire profiter de son expérience culinaire et alimentaire ceux qui n'ont pas les moyens d'accéder aux bonnes choses. « Dans mon restaurant, explique-t-il, je privilégiais les produits bio et locaux issus de circuits courts. J'avais envie de partager cette connaissance, de rendre accessibles ces bons produits, tout en soutenant une agriculture paysanne. »

Après avoir dit adieu aux cheveux longs, aux bonnets péruviens et aux knickers, Boris a repris ses études, obtenu un master en économie sociale et solidaire, s'est rapproché de quelques associations caritatives (« avec lesquelles, dit-il, je partage la conviction que rendre accessible l'alimentation au plus grand nombre est un choix politique ») et de bailleurs sociaux. Puis, il est parti sur le terrain voir comment les habitants des quartiers populaires accueilleraient son idée. Parmi les quartiers défavorisés de l'agglomération lyonnaise, il choisit les villes de Vaulx-en-Velin, de Vénissieux et un quartier de Lyon, La Duchère. Boris y a passé beaucoup de temps.

« J'ai bu beaucoup de café et de thé, vraiment beaucoup, dit-il. J'étais l'étranger, il me fallait me faire accepter. Je ne pouvais pas arriver en disant : "Bonjour, j'ai des produits bio à vendre, c'est super." Ils m'auraient répondu : "Le bio, ce n'est pas pour nous, c'est pour les riches." » Boris a aussi rendu visite aux centres sociaux, aux écoles, aux foyers protestants, à la mosquée pour créer un premier lien de

« Il y a des bailleurs sociaux qui nous soutiennent financièrement, tout comme les collectivités publiques (ville, métropole, région). »

confiance. « Je proposais de nous regrouper pour obtenir les meilleurs produits, au moindre prix. J'organisais des dégustations au pied des immeubles. »

L'association Vrac – acronyme pour « Vers un réseau d'achat en commun » – est créée en décembre 2013 et démarre aussitôt sur les trois lieux initialement prospectés de Vaulx, Vénissieux et La Duchère, endroits que Boris qualifie de « déserts alimentaires ». La procédure est simple. Chaque mois, les habitants passent commande, directement auprès d'un membre de Vrac ou en ligne sur le site internet de l'association, de la quantité de produits dont ils ont besoin. Quinze jours plus tard, ces mêmes habitants se retrouvent dans un lieu facile d'accès, principalement un centre social. « Les centres sociaux sont des lieux ouverts à tous, facilement identifiables par les habitants du quartier, explique Lorana Vincent, directrice de Vrac-Lyon et bras droit de Boris qui, lui, dirige l'association au niveau national. Les gens viennent avec leurs propres emballages, leurs bouteilles vides et ce sont eux qui font le passage du vrac au détail. »

« Les centres sociaux sont des lieux ouverts à tous, facilement identifiables par les habitants du quartier, explique Lorana Vincent, directrice de Vrac-Lyon et bras droit de Boris qui, lui, dirige l'association au niveau national. Les gens viennent avec leurs propres emballages, leurs bouteilles vides et ce sont eux qui font le passage du vrac au détail. »

« Les gens viennent avec leurs propres emballages, leurs bouteilles vides et ce sont eux qui font le passage du vrac au détail. »

L'engagement des bailleurs sociaux

Tout habitant du quartier devient adhérent d'office pour la somme symbolique d'un euro par an. En 2018, le modèle évolue un peu pour s'ouvrir aux habitants d'autres quartiers. Mais, bien sûr, ce ne sont pas les cotisations des adhérents qui font vivre l'association. Depuis le début, Boris s'appuie sur l'engagement des bailleurs sociaux. « À Lyon, cinq bailleurs sociaux financent notre action à hauteur de 50 000 euros annuels. Et, dans chaque ville où nous avons créé un Vrac, il y a des bailleurs sociaux qui nous soutiennent financièrement, tout comme les collectivités publiques (ville, métropole, région) ou quelques fondations privées (comme la fondation Caritas) », précise Boris qui tient beaucoup à cette hybridation des ressources. Vrac n'est pas un modèle économique rentable. Les charges de fonctionnement sont

payées par les subventions, comme le salaire des cinq employés. Trois salariés sont chargés de mission. Leur mission consiste à animer les quatorze groupements d'achat de l'agglomération lyonnaise, auxquels il faut ajouter les trois groupements implantés récemment sur des campus universitaires. En tout, plus d'un millier de familles adhèrent aujourd'hui à Vrac-Lyon et 3 000 personnes bénéficient des produits de l'association.

Vrac a bouleversé plus que la manière de choisir son alimentation. Les distributions sont devenues un lieu de rendez-vous, notamment pour les femmes des quartiers populaires qui ont peu d'endroits pour se rencontrer et échanger. L'équipe de Boris a aidé ces femmes, souvent issues de l'immigration, à monter des ateliers de cuisine, à lancer des concours culinaires, à faire des dégustations. Avec son ami le romancier Alexis Jenni (prix Goncourt 2011) et le dessinateur Emmanuel

Prost, Boris et ces femmes ont réalisé un magnifique livre de recettes.

À des animations d'intérieur, s'ajoutent les sorties en bus pour aller rendre visite aux producteurs. C'est ainsi qu'en rendant visite au meunier qui fournit Vrac, les adhérents se sont rendu compte que le moulin ne produisait pas que de la farine de blé, mais aussi des farines de maïs, d'épeautre ou de châtaigne. Certes plus chères, ces farines font désormais partie des commandes mensuelles des adhérents.

Tous les produits ne sont pas locaux, pas plus qu'ils ne sont tous biologiques. L'équation se situe à l'intersection de trois pôles : la qualité, le prix et la rémunération des producteurs. Les produits biologiques et équitables sont privilégiés, mais tous ne le sont pas. Le local non plus n'est pas la règle. « *La lentille vient de Charentes, avoue Lorana Vincent, alors que la région du Rhône produit des lentilles. L'huile vient d'Espagne, les pâtes d'Italie. À chaque fois, le produit doit répondre à une exigence dans le rapport qualité/prix.* »

Associer les habitants

Le concept de Vrac est d'inviter les habitants adhérents à participer à la mise en œuvre de l'action. Lorana l'explique : « *Tout adhérent est potentiellement bénévole. On demande à ceux qui le peuvent d'accomplir des missions. Des missions pas trop engageantes et hyper variées. Et beaucoup se proposent spontanément de nous aider pour servir les autres adhérents, pour débarrasser les cartons, aller à la déchèterie, passer un coup de balai. Nous avons un groupe de bénévoles dans chaque endroit de distribution.* »

De fait, il est des groupements où aucun salarié de Vrac n'intervient. Les habitants bénévoles

gèrent eux-mêmes les distributions et portent le groupement d'achat de A à Z. Boris estime que « *le seul moyen de s'agrandir est d'autonomiser les groupements pour pouvoir en développer d'autres* ». Parmi ces groupements, celui de Vrac-Oullins. Oullins, agglomération située au

« Vrac a bouleversé plus que la manière de choisir son alimentation. Les distributions sont devenues un lieu de rendez-vous, notamment pour les femmes des quartiers populaires. »

sud-ouest de la métropole lyonnaise, est un quartier populaire en voie de gentrification. Il conserve toutefois des centres sociaux et c'est dans celui du Golf que Vrac a commencé, il y a quatre ans. « *Nous sommes six à dix bénévoles qui faisons tourner la boutique* », indique Philippe Roche, l'un d'entre eux. Cet enseignant quinquagénaire du Centre national d'éducation à distance (Cned) consacre deux jours par mois à Vrac : « *J'ai connu Vrac par le bouche-à-oreille. J'ai d'abord été adhérent puis, en juin 2019, je me suis impliqué.* »

Un rôle pour chacun

À Vrac-Oullins, les commandes sont stockées sur place avant la distribution « *car les infrastructures de ce centre social le permettent* ». « *Nous sommes deux bénévoles à réceptionner les commandes le lundi, avant la distribution qui se déroule le jeudi*, précise Philippe. Notre équipe est autonome. Chaque bénévole a un rôle, il accueille et sert les adhérents (pesage des produits, vérification

des commandes notamment). Je suis le seul homme du groupe. Je m'occupe de trancher le fromage, ce qui demande un peu de force. Les autres bénévoles se répartissent entre le salé et le sucré. En gros, cela représente huit heures de bénévolat par mois et par personne. »

Philippe est aussi membre du conseil d'administration (CA) de Vrac-Lyon qui réunit une douzaine de personnes dont ses dirigeants, des bailleurs de fonds et quelques adhérents bénévoles. « J'ai accepté d'être membre du CA pour mieux connaître les gens et le fonctionnement de l'association, pour comprendre comment faire évoluer la structure et partager les informations », explique l'enseignant également impliqué dans d'autres associations qui promeuvent l'alimentation solidaire.

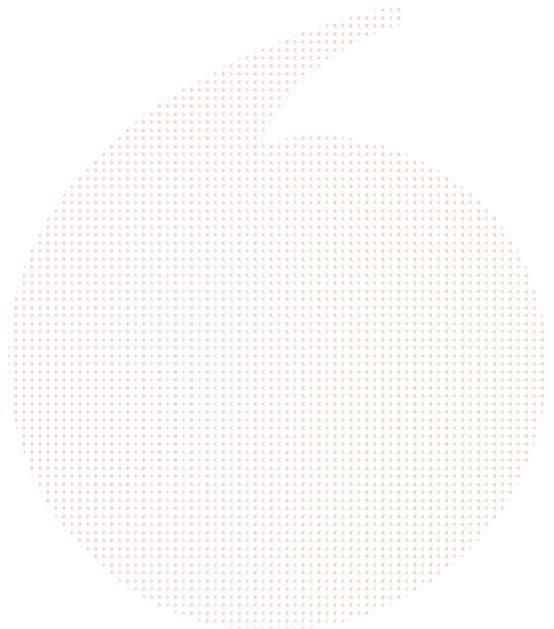
« Le groupement d'achat repose sur la dynamique des habitants », souligne Joachim, le référent de La Duchère, l'un des trois chargés de mission de Vrac. C'est lui qui tenait la caisse un peu plus tôt. Il a 27 ans, en CDI chez Vrac depuis

trois ans et il est en train de développer les trois nouveaux groupements d'achat implantés sur les campus. « Vrac est un service pour et par les habitants. On tient beaucoup à ce qu'ils s'impliquent. Il y a trois ans, c'était compliqué d'avoir des bénévoles. Aujourd'hui, il y a des groupes de bénévoles dans tous les quartiers. »

Les chargés de mission, quant à eux, sont les ambassadeurs de Vrac auprès des partenaires qui les accueillent : « On entretient de bonnes relations avec les centres sociaux comme celui-ci, mais aussi avec les maisons des jeunes et de la culture et les associations de quartier, indique Joachim. Dans les centres sociaux, on est accueilli gratuitement. Notre action entre dans leur projet social. Nous sommes en accord avec leurs valeurs. »

Vrac est présent à Strasbourg et à Bordeaux depuis 2017, à Toulouse et à Paris depuis 2018. Et Rennes est en train de démarrer. ■

Jacques Duffaut et Cyril Bredèche



La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jérôme Morillon exerce depuis huit ans en tant qu'animateur du Secours Catholique du Pas-de-Calais et s'implique sur la thématique « prison – justice » au sein de l'association nationale. Une thématique qui, selon lui, « cristallise le projet du Secours Catholique et sa pédagogie » invitant « à la rencontre des plus pauvres ». L'Apostrophe lui donne, souligne-t-il, « l'occasion de partager ces rencontres qui donnent sens, qui questionnent et qui projettent ». Un partage qu'il a souhaité polyphonique, faisant vivre sous sa plume les mots et expériences vécues de ses compagnons de route : prisonniers, anciens prisonniers, bénévoles, professionnels...

« Tout commence par une rencontre »

Lorsque, comme moi, on n'a que sa bonne volonté, son cursus et sa boîte à outils d'animateur de l'Éduc' pop', aucune expérience dans le domaine de la justice, jamais mis les pieds dans une prison et certainement empli de ces préjugés et *a priori* sur les prisons et les individus qu'elles tiennent bien enfermés, se projeter dans la coordination et l'accompagnement d'un réseau d'acteurs engagés sur ces questions tient plutôt du pari, du défi et de la confiance en celles et ceux qui se sont déjà mis en route en ce domaine, et celles et ceux qui m'appellent à les rejoindre...

Le visage de Raymond

J'embauchai au Secours Catholique un lundi, premier jour d'octobre. Quinze jours auparavant, passée la joie d'avoir été informé être retenu pour le poste, des angoisses et des inquiétudes terribles m'ont étreint. Qu'est-ce que je vais faire ? Je n'y connais rien ! Faut-il apprendre le droit ?

Enfin, comme tout un chacun, je connais de la prison ce que les médias, les fictions et l'environnement social instillent depuis des années dans mon esprit, mais pas que...

En passant au crible de ma mémoire cette question, ces questions, m'apparaît le visage de Raymond, alors aumônier catholique en maison d'arrêt. L'occasion d'entendre son témoignage m'avait été donnée dans mes en-

gagements précédents auprès de l'apostolat des laïcs du diocèse d'Arras. Il y parlait d'un lieu terrible, certes, fait de violences, une institution qui broie les personnes, mais aussi et surtout il racontait, avec un œil brillant d'une émotion non feinte, les rencontres, les visages, les désirs, les demandes, le soutien de ceux qu'il rencontrait entre les murs... Passionné d'humanité et empli de foi, c'est dans le fond du trou qu'il visitait et accompagnait par son ministère si particulier des ombres cachées à nos yeux et qui criaient leur volonté de rester des hommes et questionnaient sans cesse la lumière de leur avenir.

Et puis, dans mon carnet d'adresses, il y a Claude, 70 ans passés : nous avons Michèle comme point commun. J'avais noué de longue date avec Michèle – militante associative et chrétienne – une relation au long cours.

Michèle m'a présenté Claude durant l'été 2011, à l'occasion d'une rencontre associative. J'étais alors président de l'association « Culture et liberté » dans le Pas-de-Calais : « *C'est Claude, je suis si heureuse de te le présenter.* » J'ai dû sourire comme je le fais bien et tendre la main à Claude, petit bonhomme à l'œil noir et vif, costume et santiags, qui l'a saisie vigoureusement : « *Jérôme, comme je suis content de te rencontrer, avec la voix rocailleuse typique des fumeurs invétérés et le sourire jusqu'aux oreilles. Michèle m'a tellement parlé de toi !* »

La réciprocité était moins flagrante dans mon esprit, et pour cause. Discrètement, audible que par moi : « *Claude vient d'être libéré, j'ai dû t'en parler* », confie-t-elle. Alors, oui, me revient en mémoire l'existence d'un homme condamné à une longue peine avec lequel Michèle entretient une correspondance et prend le temps de la visite, si courte soit-elle, si éloignée soit la prison. Ainsi, devant moi, cet homme est la preuve qu'un jour, on sort de prison. « *Bienvenu à toi, Claude !* » J'ai dû serrer avec une chaleur renouvelée cette main déjà âgée, aux doigts jaunis par le tabac. Claude s'est vite trouvé engagé localement avec d'autres bénévoles dans de l'accompagnement scolaire. Je ne le saurai que plus tard, Michèle n'était pas seulement heureuse d'avoir fait ce jour-là le lien entre nous, elle l'avait tant désiré...

Ainsi en cette période de fin septembre 2012, avec mon inquiétude quant à cette nouvelle mission, j'appelle Claude. Nos rencontres depuis près d'un an avaient toujours été intenses et fraternelles, mais elles avaient été au nombre de trois ou quatre et se situaient dans le cadre de l'action associative, rien de plus... Il semble heureux que je prenne de ses nouvelles : « *Oui ça va, ça va...* » Et, là, j'ose : « *Claude, j'embauche la semaine prochaine au Secours Catholique, je crois que j'ai besoin de toi.* » Je lui explique le cadre de ma mission et Claude connaît le réseau de réputation : « *Viens quand tu peux, je te ferai un café !* » C'est ainsi que, le vendredi précédant ma prise de fonction, j'ai passé l'après-midi avec Claude qui a commencé ce jour, autour de trois ou quatre cafés dans son petit chez-lui, très modeste, à me transmettre son expérience de vie... Morceaux choisis...

On sort avec la prison

« *J'ai fait vingt-cinq ans de prison. Je suis sorti de Liancourt en juillet 2011. Le jour de la sortie, j'ai pris mon p'tit paquet, trois fois rien, mon*

courrier, mes photos, mon dossier. Et puis j'ai fait le circuit – le greffe, la comptabilité : “Signez là, signez là, et là...”

Théoriquement, j'aurais dû sortir à 9 heures. Je suis sorti à 11 heures. De 9 heures à 11 heures, imaginez ce qui peut se passer dans le crâne... Deux heures, c'est long. Deux heures, ça fait nettement plus que cent vingt minutes.

On attend dans une espèce de sas... entre le dehors et le dedans. C'est un peu nulle part et n'importe où. C'est un drôle d'endroit. On n'est plus dedans et on n'est pas encore dehors. Alors on ne sait pas trop où on est... Il y a une incompréhension. On n'est ni content ni mécontent. Ni libre ni enfermé. C'est virtuel. Quelque part, derrière la porte, il y a la liberté. Tant qu'on n'y est pas, on n'y croit pas.

Et puis, on est venu me chercher. Pas de carte d'identité, pas de carte bleue, plus de permis, plus rien et je me suis retrouvé dehors.

Mon amie, Michèle, était là avec sa bagnole. Je suis monté dans sa caisse, elle m'a dit : “Bon, on se casse ?” J'ai dit : “Ben ouais, on se casse. On va aller bouffer un morceau.” Elle ne roulait pas vite ; enfin, elle roulait normalement. J'avais l'impression qu'elle roulait à deux cents à l'heure, moi ! Et toutes ces bagnoles partout ! Qu'est-ce que c'est que ce merdier ?

On est allé dans un resto quelconque. Ça faisait vingt-cinq ans que je ne m'étais pas mis à table. Parce qu'en prison, on ne se met pas à table. Alors on ne sait plus se conduire, on ne sait plus se tenir à table, on ne sait plus parler le français du commun. Parce qu'en prison, on parle le langage de la prison, avec les termes de la prison. On ne sait plus.

Le temps s'est arrêté. La tenue vestimentaire, ce n'est pas la même. Je suis sorti avec les fringues que je portais il y a vingt-cinq ans ! On ne parle plus pareil. Voie rapide, télépéage, téléphone portable, distributeur automatique en gare, les billets en euros... C'est du chinois ! Le fric est devenu une valeur abstraite, c'est

**“ En prison,
on parle le langage
de la prison, avec les termes
de la prison. On ne sait plus.
Le temps s'est arrêté.
La tenue vestimentaire,
ce n'est pas la même. ”**

virtuel, ce sont des chiffres sur un bon de cantine ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

On ne sort pas de prison, on sort avec la prison. Le jour où l'on se retrouve dehors, on a l'impression que plus rien ne fonctionne. On a l'impression d'avoir perdu toute conscience du temps, toute capacité d'intelligence, analytique. On cogite de façon chaotique, les idées se bousculent. On se retrouve confronté à la réalité qui n'a strictement rien à voir avec toutes les fantasmagories et hallucinations dont on s'est fait son quotidien en prison.

Imaginez la chute. Rien de ce qu'on avait pensé n'est comme ça. On tombe de très haut. Dehors, c'est le monde des aliens. On n'est plus là. Un jour, on est dedans. Le lendemain, on est dehors. Vingt-cinq ans, c'est un trou énorme.

Un jour, on est entré dans la fosse.

Un jour, on sort de la fosse

Mais avec les idées d'il y a vingt-cinq ans.

Jérôme, si c'est pour aider ceux qui sont encore au placard et surtout, surtout, agir pour accompagner la libération, je suis ton homme ! »

Ainsi nous avons commencé – Claude, Michèle, Monique et quelques autres – notre mission, celle qui venait de nous être confiée : accompagner à la libération.

« Agir dedans, c'est une chose : l'aide, la lutte contre la pauvreté, le courrier, les petits colis de Noël. Mais, quand on sort, qui est là quand on sort ? Qui nous tend la main ? »

Il est arrivé parfois que je rencontre Claude, solitaire, dans son petit appartement et que, des larmes plein les yeux, il pleure sur sa situation actuelle, les difficultés inhérentes à la vie dehors, lui qui avait eu un bel appartement sur la corniche, des boîtes de nuit, du fric et du fric et qui a passé ensuite vingt-cinq ans à l'ombre. Il vivait maintenant seul, chichement, avec le minimum vieillesse : « Que c'est dur, que c'est dur ! Il me suffit d'un coup de fil pour renouer

avec les anciens amis et obtenir quelques milliers d'euros. Mais vous me faites confiance, les amis du Secours Catholique, et je ne vous décevrai pas, et je ne décevrai pas Michèle, mon ange qui a tout fait pour que je m'en sorte. »

Il en faut des tonnes de courage et une sacrée dose d'espérance pour affronter cette vie. C'est dans l'action avec l'équipe locale du Secours Catholique que Claude va trouver à se réaliser, à donner du sens à cette vie nouvelle. Son témoignage, ses colères, nous les avons écoutés et mis

au service de l'action...

S'il y a bien un lieu dont je ne soupçonnais pas l'existence en prison, c'est l'école. Si Claude nous a éclairés sur la nécessité que la culture et l'instruction entrent en prison, Gérard en a tiré tous les bénéfices.

Gérard, artisan plombier, a été incarcéré trois années pour violences sur Thérèse, son épouse.

« Agir dedans, c'est une chose, l'aide, la lutte contre la pauvreté, le courrier, les petits colis de Noël. Mais, quand on sort, qui est là quand on sort ? Qui nous tend la main ? »

La prison a changé ma vie !

« Nous étions à tort dans neuf mètres carrés. La prison, c'est un monde triste, dur, mais beau aussi. Là-bas, j'ai été aidé par une visiteuse de prison qui m'écrivait aussi. Malgré ce que j'avais fait, envoyer ma femme à l'hôpital, je n'étais pas considéré comme une bête nuisible. Elle m'a parlé de pardon. Je me suis senti aimé. Thérèse ne m'a pas laissé tomber. Elle est venue me voir au parloir. C'est au parloir, en prison, que j'ai senti l'amour de ma femme, de mes enfants. Quand je travaillais, je n'avais le temps que de les croiser. Tandis qu'au parloir, nous avions de vrais moments en tête à tête, je pouvais leur parler quarante-cinq minutes. Et j'ai reçu des courriers tellement émouvants de mes enfants, de mes amis ! Je me suis rendu compte qu'ils tenaient à moi. Ça a été comme un électrochoc. Je travaillais de mes mains, je n'avais pas un bon niveau en français. En prison, j'ai pu aller à l'école, j'ai pu apprendre. Pour la première fois, j'ai pu me servir d'un ordinateur. La prison a été pour moi une mine de richesses, une véritable cure de remise en forme du corps

et de l'esprit ! L'aumônerie catholique, l'école, les visiteurs, le service de courrier du Secours Catholique, ma famille, tout cela m'a aidé à remonter la pente. Je partais travailler avec des cannettes, je buvais, je savais que je touchais le fond, mais je ne savais pas comment m'en sortir. Sans la prison, je serais encore dans le trou ! Les cours de français m'ont aidé à mettre des mots sur mes émotions, j'ai écrit plus de 330 poèmes. Écrire, c'est mettre son cœur sur la table et le laisser parler.

*Je parle de vous mes dames
Quand j'étais en larmes
Derrière mes barreaux
Ces jours-là n'étaient pas très beaux.
Heureusement, j'avais le courrier
Oui, vos lettres, je les attendais
Je les lisais avec joie.
Oui, je me revois
Avec vos lettres à la main
Que je relisais chaque matin
Elles me donnaient courage
Bien que j'étais en cage
Encore un grand merci.
Oui, je vous le redis
Heureusement que je vous avais
Car, sans vous, je serais crevé. »*

Concernant l'importance d'apprendre, je pense aussi à Sébastien, rencontré à l'école de la maison d'arrêt, dans le cadre d'un atelier d'écriture. Il osait à peine prendre la parole pour dire au petit groupe ce qu'il avait couché sur la feuille. Trois mois plus tard, je l'ai vu prendre le micro pour lire son texte devant les autres élèves et tout le conseil d'école... qui l'ont applaudi. Plus rien ne sera comme avant désormais. Et puis à David, que je croise par hasard dans les couloirs en sortant de l'école de la prison et que je félicite pour le bon bulletin qu'il va recevoir et les encouragements du conseil d'école dans les savoirs de base. Je le sais condamné à une très longue peine, mais il s'est apaisé et s'accroche, après deux ans de rencontres régulières avec les bénévoles, dans le cadre des jeux de société, à la maison d'arrêt, où il était arrivé plein de colère et ne sachant ni lire ni écrire. Il est aujourd'hui en centre de détention, il pourra

mettre à profit ce temps long pour les apprentissages qui lui font défaut. Courage, David ! L'école à la prison donne véritablement une nouvelle chance à celles et ceux qu'elle avait laissés tomber dans le cursus initial et standard. 22 % des personnes incarcérées ne maîtrisent pas les savoirs de base. Et l'école, c'est un lieu à part en détention, qui ne ressemble pas au reste des bâtiments : c'est l'Éducation nationale qui investit ces murs, et non la pénitentiaire ; c'est une fenêtre ouverte, un lieu de rencontres bienveillantes avec les enseignants. C'est souvent un lieu pour se projeter dans l'avenir, et combien sont heureux les quelques enseignants que nous rencontrons entre les murs quand nous pouvons leur donner des nouvelles de l'un ou l'autre ancien élève qui fait fructifier, depuis sa libération, tout ce qu'ils ont pu lui apporter...

Dans l'équipe d'accompagnement à la libération, Claude a été rejoint, au fur et à mesure des années, des rencontres, des invitations, par d'autres hommes et femmes qui ont connu l'expérience de la détention, de quelques mois à de longues années. Nous avons mis en place l'accompagnement en permission de sortie, afin de préparer la libération.

Une journée printanière... par Murielle

« Un jeudi d'avril 2016, à 9 heures. J'arrive avec Jérôme sur le parking de la prison de Bapaume. Je suis souvent passé devant cet établissement. Des grands murs, des fenêtres avec des barreaux, quelques vêtements accrochés qui témoignent que des "matricules" vivent à l'intérieur. Les miradors flanqués de projecteurs et de caméras m'apparaissent. Leurs formes se découpent dans le ciel totalement bleu. Ils m'ignorent. C'est l'intérieur de l'enceinte qui les intéresse.

9 h 05, je remonte le chemin qui mène à l'entrée. J'ai laissé sur le côté la maison des familles qui accueille les visiteurs en attente de parler. Face à moi, une grande vitre fumée dans laquelle se reflète mon image. Je communique avec un interlocuteur que je devine. J'annonce le motif de ma présence. Je dépose ma carte d'identité dans un tiroir qui coulisse de part et d'autre de ce miroir. Je récupère ma pièce d'identité. Tout semble OK. »



»» Maintenant, j'attends, toujours à l'extérieur, devant un sas de sécurité vitré. Une dame en sort. Elle cherche du regard une personne... "Marie-Paule* ?" La réponse est : "Oui..." Nous allons vivre ensemble sa journée de permission de sortie. Alors que nous regagnons le parking, je l'observe. Nul doute, ces heures à venir sont très importantes pour elle. Elle a dû s'y préparer longuement. Sa tenue est simple mais soignée, jusque dans l'harmonie des couleurs. Elle a choisi de se parfumer. Un parfum discret, fruité et féminin. Un bijou fantaisie agrémente sa tenue. Nous rejoignons Jérôme.

Je la sens un peu nerveuse. Elle tient entre ses mains un bloc qui lui donne une contenance. C'est tout naturellement que nous lui posons la question : "Que voulez-vous faire de votre journée ?" Nous lisons la surprise dans ses yeux. En détention, l'occasion de faire des choix n'existe pas. C'est l'administration qui décide de tout. Nous insistons gentiment : "Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?" "Aller dans un parc avec des arbres, des fleurs, celui près de l'abbaye..." Nous décidons de faire notre petit périple arageois à pied. Profiter du soleil, du léger vent, du monde qui s'affaire. Je sors mon paquet de cigarettes. Cela ne passe pas inaperçu... C'est une invitation à sortir le sien. Petite complicité. Nous marchons d'un bon pas. Nous traversons les places d'Arras. C'est l'occasion de jouer les guides en rappelant le nom des rues, en situant les établissements utiles, les magasins pas trop chers...

Petite halte à l'hôtel de ville pour découvrir les géants et visiter l'office de tourisme. Marie-Paule est intarissable sur l'architecture, et l'art en général. Habitée à tutoyer mes interlocuteurs du réseau du Secours Catholique, je glisse vers le "tu" imperceptiblement. Lorsque je m'en rends compte, je m'en excuse. Devant son amusement, nous décidons de nous tutoyer réciproquement et d'employer nos prénoms. Nous décidons de poursuivre par la visite de la citadelle d'Arras, bel exemple d'architecture de Vauban. Cette fois, nous empruntons la ci-

tadine, moyen de transport gratuit, disponible toutes les dix minutes, partout dans la ville. Marie-Paule apprécie de découvrir, accompagnée, le fonctionnement de la citadine. Durant le parcours, je la sens un peu tendue et, comme nos regards se croisent : "Tu vois, j'ai perdu l'habitude du monde aussi, je me sens oppressée." Midi. Notre visite est terminée. Ce sont nos estomacs qui nous indiquent l'heure. Nous regagnons le centre-ville en traversant le Jardin du gouverneur, ses arbres majestueux et centenaires, le kiosque à musique, les bancs éparpillés qui incitent à la détente. Marie-Paule se promet de venir y pique-niquer avec sa fille et sa maman. Le choix du restaurant se fait en fonction des préférences de Marie-Paule : viande rouge ou pizza. Il y en a un qui attire son regard. Petit coup d'œil sur la carte et nous continuons vers une pizzeria. Marie-Paule nous confie son souhait d'inviter sa famille dans le restaurant

que nous venons de dépasser. Jérôme l'invite à aller y chercher seule plus de renseignements sur le cadre, la carte, les prix. C'est d'un pas décidé qu'elle y retourne. Deux minutes plus tard, elle nous revient avec des

étoiles plein les yeux : "C'est sûr, ça leur plaira !" Nous avons mangé notre pizza en terrasse. Marie-Paule nous parle spontanément de sa vie en prison, de sa cellule : "La prison n'est pas ma maison, et ma cellule n'est pas ma chambre ! J'ai toujours gardé du recul par rapport à ça." Elle dévoile des situations que je n'imaginais même pas : "J'aime lire. Malheureusement, je ne trouve à la bibliothèque aucun ouvrage intéressant." Et puis : "Oui, je travaille en prison, je fais du conditionnement qui est payé une misère." Je découvre que le droit du travail n'y a pas cours. Le respect de la personne incarcérée non plus, pour certains surveillants. "Heureusement, il y en a qui sont justes... durs, mais justes."

L'après-midi continue à la délégation du Secours Catholique. La discussion est plus fluide. Un climat de confiance s'est instauré entre nous. Il est temps de découvrir comment Ma-

« La prison n'est pas ma maison, et ma cellule n'est pas ma chambre ! J'ai toujours gardé du recul par rapport à ça. »

rie-Paule va pouvoir s'investir en tant que bénévole au Secours Catholique. Nous travaillons quelques pistes au travers de tout ce qu'elle a pu exprimer depuis ce matin.

16 h 30. Il est temps de prendre un dernier petit café avant de repartir.

17 h 15. Nous sommes de retour sur le parking de la prison. Nous avançons à petits pas jusqu'à la maison de la famille. Une dernière cigarette durant un petit débriefing à trois : "Alors, cette journée ?"

"J'ai beaucoup parlé, non ? Je donne l'impression d'être forte comme ça mais, en fait, je suis toute chamboulée à l'intérieur. Je sens très bien que j'ai besoin d'être accompagnée. J'ai besoin d'être rassurée, de savoir que dehors je serai épaulée, pas livrée totalement à moi-même. J'ai besoin de savoir où je vais. Et comment j'y vais.

Je sais où je vais loger à ma sortie, un foyer féminin m'attend. Mais, pour après, quelles sont les démarches administratives que je dois effectuer pour obtenir un logement social ?

Je sais qu'aucun employeur n'acceptera de me prendre à la sortie de prison. Je suis trop fragile et je ne saurai pas gérer les exigences de performance d'une entreprise. J'ai des connaissances, des diplômes, des compétences mais je ne saurai pas les exploiter avec le stress. Je ne sais plus si je peux avoir confiance en moi. Mais ce dont je suis certaine c'est que j'ai une envie de 'FAIRE', de tourner la page, de redémarrer..."

Un silence, le regard fixant l'horizon : "C'était super. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle aurait pu être comme ça, cette permission. Sûr que ce sera un magnifique souvenir !" Ce qu'elle ignore, c'est que, pour moi aussi, ce sera un magnifique souvenir !

Je me présente à nouveau devant la vitre fumée. Mon interlocuteur est toujours invisible. Il valide ma carte d'identité et le retour de Marie-Paule. Au moment de nous dire au revoir, nous nous embrassons chaleureusement. Je sens que notre étreinte est pleine d'émotion. Elle

entre dans le sas et s'apprête à passer les cinq portes de sécurité. Un dernier regard, un petit signe et nous rejoignons nos univers.

Qu'importent ces murs. Nous nous sommes trouvées. Un lien vient de se nouer. Pour elle, avec l'extérieur. Pour moi, avec l'intérieur. C'est la fibre... pas numérique celle-là, mais celle de la fraternité. Et là, pour le coup, il suffit d'avoir un cœur gros comme ÇA !

Marie-Paule fera d'autres sorties, autant de bulles d'oxygène pour reprendre pied avant sa libération définitive. Ce sera peut-être avec moi ou avec quelqu'un d'autre de l'équipe prison-justice du Secours Catholique. Ce qui importe, c'est l'espoir qui est né.

C'est en octobre 2016 que Marie-Paule a été remise en liberté probatoire, sous surveillance électronique. Elle a pris ses fonctions de bénévole, conformément à son engagement. Avec elle, nous avons été témoins de tous les obstacles qui se dressent sur la route d'une personne remise en liberté et pas totalement libérée. La libération a été gagnée, jour après jour. Aujourd'hui, Marie-Paule vit dans son propre appartement, elle

est toujours bénévole, elle accompagne des personnes en permission de sortie, elle sait mieux que quiconque ce dont les personnes qui connaissent la détention et préparent leur libération ont besoin. En cela, elle est source d'innovation dans nos actions.

J'ai pris une claque

Julie* est directrice pénitentiaire « Insertion et probation » dans une maison d'arrêt, elle est responsable, avec ses agents, du suivi des personnes incarcérées, du maintien du lien avec la famille et de la réinsertion. En 2015, elle accepte volontiers de participer à l'une de nos rencontres « Accompagner à la libération ». Autour de la table, des bénévoles, des personnes qui ont connu la détention et quelques professionnels, dont Julie. « J'ai particulièrement été touchée, en tant que personne et professionnelle de l'administration

“ Je n'aurais jamais imaginé qu'elle aurait pu être comme ça, cette permission. Sûr que ce sera un magnifique souvenir !” Ce qu'elle ignore, c'est que, pour moi aussi, ce sera un magnifique souvenir ! ”

pénitentiaire tournée vers la réinsertion, par les témoignages d'anciennes personnes détenues. Sans que je n'assimile leurs remarques à une tentative de procès fait à l'administration pénitentiaire, cela m'a permis de m'interroger sur des points de prise en charge qui m'échappaient jusqu'alors (notamment le sentiment de peur à la libération, dont je connaissais bien entendu l'existence, mais dont je ne mesurais assurément pas l'ampleur). Familièrement, j'ai pris une claque et je pense que participer à ces groupes permettraient à certains professionnels de remettre en question leur pratique, d'aborder la personne prise en charge de manière différente et surtout de faire preuve d'humilité...

Mais cela m'a également donné espoir (même si je suis d'un naturel plutôt optimiste) : j'ai pu constater de mes yeux que la réinsertion, même après une longue période d'incarcération, était possible et qu'il y avait surtout des personnes extérieures à notre administration qui ne portaient pas un regard jugeant sur les personnes sous main de justice. »

Nous avons eu l'occasion d'accueillir des stagiaires en formation, bien souvent leur immersion dans l'action les touche particulièrement. Il est essentiel que des citoyennes et citoyens entrent en détention et rencontrent les personnes détenues, comme pour Hugo, en formation d'assistant de service social, qui a mis par écrit son expérience.

Comme des amis

« Durant mon stage, je suis intervenu de manière régulière à la maison d'arrêt de Béthune pour participer à l'atelier de jeux de société, en binôme avec des bénévoles du Secours Catholique. Entrer en détention en tant qu'intervenant extérieur, c'est comprendre ce qu'est "être coupé du monde pendant un temps". On nous dépose de nos téléphone, clés et monnaie. Nous passons de nombreuses portes qui s'ouvrent et se ferment automatiquement, observés par les surveillants pénitentiaires qui nous remettent

un boîtier d'alarme "au cas où...", ainsi que la liste des participants.

Nous montons dans la salle, au cœur du bâtiment principal. Elle est vitrée et donne sur différents couloirs et portes. D'ici, nous voyons des participants sortir de leur cellule. Ils attendent qu'un surveillant ouvre la grille pour les laisser nous rejoindre. Ils nous saluent chaleureusement, ils

sont plus d'une quinzaine et s'installent à leur place habituelle et s'arrangent eux-mêmes pour départager les groupes, nomment une personne pour compter les points et s'occupent d'aller chercher les jeux de société. Tous n'étant pas

forcément de la même génération, cela donne un véritable souffle à l'atelier, notamment dans les échanges qui s'enclenchent lors d'une partie d'Uno. C'est un moment privilégié d'expression où chacun peut donner ses astuces (faire des gâteaux avec uniquement une poêle), raconter ce qui a fait sa semaine, évoquer parfois le parloir... J'ai été surpris de voir à quel point les personnes peuvent devenir autonomes grâce à ce type d'atelier. Certains qui pouvaient paraître timides et en retrait prennent aujourd'hui l'initiative de jouer le rôle d'"animateur" et même de régulateur lorsqu'il faut calmer ou apaiser certains membres du groupe. C'est alors que nous, intervenants extérieurs, "disparaissons" pour être avec eux comme des amis, un véritable soutien, une oreille attentive. L'atelier de jeu devient pour certaines personnes un prétexte pour pouvoir échanger et parler de leur situation.

Nous devons nous rendre compte que beaucoup d'entre eux sont fragilisés par la détention. Si nous n'écoutons pas la parole des personnes écrouées, si nous ne leur permettons pas de retrouver un sens à leur incarcération, à leur vie et ce qui fait être humain, alors nous risquons de voir des personnes encore plus abîmées par la détention qu'elles ne l'étaient au préalable. Cette action de rencontre fraternelle lutte véritablement contre la récidive. »

Je prends volontiers mon tour dans le planning des ateliers de jeux de société, c'est là que j'ai rencontré Samuel. Il arrive parfois qu'un

« J'ai pu constater de mes yeux que la réinsertion, même après une longue période d'incarcération, était possible. »

regard nous accroche et persiste dans notre mémoire. Samuel était une énigme : il détonnait quelque peu parmi les autres, je le sentais habité, artisan de paix... Un jour, Monique, la bienveillante référente, me téléphone : « *Samuel a été libéré, il vient d'arriver au foyer sur Arras, tu le connais ?* »

Oui, je le connais, et je suis allé rencontrer Samuel qui venait de retrouver la vie libre. Je le trouve devant l'entrée, fumant sa cigarette, je lui fais signe et m'approche : « *Je ne rêve pas, c'est bien toi, Jérôme ?* » Il m'embrasse chaleureusement. « *Je suis dehors ou dedans ?* », demande-t-il fébrilement. « *Tu es dehors Samuel, c'est Monique qui m'a prévenu, alors je suis venu... Il y a le pendant et il y a l'après, si tu veux.* »

Samuel est venu dans mon bureau boire un café et me raconter cette expérience de la prison quand on n'est pas coupable. Il me raconte qu'un jour, en cellule, Jean-Pierre revient de la messe avec la parabole du Fils prodigue et la lui donne, ça le touche... C'est lui, son histoire. Il fond en larmes. Dès lors, il s'en remet à Dieu, son rapport avec les autres change, il arrive à trouver des preuves de son innocence, jusqu'à ce que les portes de la prison s'ouvrent, la juge le remettant en liberté en attendant le procès, lui ayant même trouvé une place au foyer... Que de miracles !

Je veux bien croire aux miracles. « *Cette libération que tu me racontes, cette impression de vision devant le foyer, je l'ai déjà lue... dans les Actes des Apôtres, tu permets ?* » Je prends la première bible que je trouve dans mon bureau, et je lui lis le passage, en Actes 12. « *C'est tout à fait ça, me dit-il radieux, et cette bible je la connais, j'avais la même en prison, je l'ai laissée là-bas.* » Cette bible est celle que j'ai rapportée de la dernière rencontre des aumôniers catholiques à laquelle j'ai participé près de Lyon. Ils me l'ont offerte : c'était le jour de distribution pour refaire leur stock par établissement, c'est celle qu'on donne aux personnes incarcérées. Complète, grand format avec couverture souple, mais lourde, une belle bible qui a bien chargé mon sac à dos dans mon voyage de retour, je l'ai sentie sur mes épaules. C'est ce que j'explique à Samuel : « *Je*

ne savais pas pourquoi je m'étais encombré de cette bible... jusqu'à aujourd'hui. Je comprends : elle t'était destinée, je te la donne. » Ainsi, souriant aux anges, nous nous remémorons parfois ce moment qu'il est difficile d'expliquer avec des mots. Samuel l'écrit et le met en musique.

C'est arrivé

*« C'est arrivé, un jour dans ma vie
en prison, je me suis retrouvé
Sans m'y attendre, sans même comprendre
les faits qui me sont reprochés
Mon Dieu, donne-moi la force, aide-moi
à tout cela surmonter
Tout surmonter.*

*Plus le temps passe, plus cette angoisse
ne fait que me tourmenter
C'est par Ta grâce que je fais face,
c'est par Toi que mon cœur est apaisé.*

*Des femmes, des hommes qui venaient
nous apporter
Un grand bonheur, en somme, un semblant
de liberté
Plein de dévouement et sans aucun préjugé
Ils nous tendent leurs mains
pour nos cœurs apaiser.
Comment définir ces êtres si généreux ?
Le jour de sortie qui c'est qu'on voit ?
Ce sont eux.*

*De doutes envahi, je suis dehors ou dedans ?
En un court instant ressaisi,
je suis libre vraiment.
Simples mots qui sont dits,
juste bien à propos
Est-ce que j'ai bien oui, ma mémoire
me fait-elle défaut ?
Y'a pas seulement le pendant,
il y a aussi l'après
Ensemble, maintenant,
pour vivre une grande paix.*

*Comment remercier les bienfaits
de leur action
Pas de prix à payer pour cette bonne raison
Leur investissement s'étend jusqu'à l'infini
Amis réellement, du fond du cœur : Merci ! »*

Ainsi Monique, bénévole pleine de discernement et bien entourée, vit parfois la rencontre en détection jusqu'à une véritable relation d'amitié. *« Je suis heureuse. J'ai reçu des amis ce dimanche, quelques-uns rencontrés en détention. Nous avons tissé et gardé de très bonnes relations. C'était vraiment une belle journée, chaleureuse. Samuel m'a même fait la surprise de venir avec sa guitare, il a écrit une chanson pour moi !*

C'est ça, la fraternité ! Cultiver des relations positives, on s'est rencontrés dans un endroit particulier, la prison, et puis on a appris à se connaître, s'apprécier... On est devenu amis... »

M'être arrêté quelque temps pour rédiger ces quelques pages, relire les témoignages, en choisir quelques-uns, laisser d'autres de côté me fait prendre conscience que le temps passe et que les personnes rencontrées un jour dans leur détresse nous apprennent, aiguissent notre regard, nous forgent, dans la mesure où nous avons pu les considérer, avec temps, patience et amour, comme des personnes ayant un à-venir. Elles ont pu faire éclore cette vie qui est entre leurs mains.

Ainsi, pour moi, en est-il de Tof. Un homme, aujourd'hui un ami, rencontré à la sortie de prison avec ses chansons et qui, par lui-même, a fait le chemin, son chemin. Nous autres avons juste été présents en équipe, en réseau. C'est avec lui que j'ai compris la colère de ceux qu'on rejette et que l'on qualifie trop rapidement de marginaux. J'ai compris l'enfer que sont certains foyers et lieux de cure. J'ai compris aussi l'absurdité d'une justice qui condamne et interdit un jour un amour, sur lequel elle n'a plus rien à dire quelques années plus tard. J'ai compris la force qu'un amour peut donner pour surmonter les obstacles et faire exister en pleine lumière. J'ai compris la force des mots dits dans la confiance et la sincérité, des mots et des actions concrètes qui relèvent et mettent debout. Aujourd'hui, Tof a trouvé du travail comme pair-aidant dans une association, ses expériences étant un atout dans la rencontre avec les exclus. Pour 2021, un CDI et un mariage avec son amour. *« Elle est pas belle, la vie ? »*

Ces moments vont me manquer...

Avec Patrick, je souhaite conclure sur ce que je trouve être le plus significatif de l'action de notre réseau d'acteurs engagés auprès des personnes incarcérées. Enfermé à la maison d'arrêt de Béthune pendant deux ans, Patrick a participé chaque semaine à l'atelier de jeux de société animé par les bénévoles du Secours Catholique. Il nous écrit, ce 8 juillet 2020 :

« Mes chers bénévoles,

D'ici quelques semaines, je ne serai plus dans cette misérable enceinte. Je sors, direction la Normandie. Ma vie va reprendre son cours normal. À cause du virus, nous ne nous sommes plus vus depuis mars. Autant vous dire que la période de confinement n'a pas été simple à vivre ici : plus d'activités, plus rien, limité à ces quelques mètres carrés de la cellule pendant plusieurs mois.

Certains du groupe sont sortis ou ont été transférés. Marc est sorti pour raison de santé, Alexandre est en bracelet. Pierre est inlassablement toujours présent, bien qu'il prétende toujours "sortir la semaine prochaine". Stéphane a été transféré en centre de détention, d'autres aussi, bientôt, pour être jugés. Compte tenu de ma sortie, je ne participerai donc plus au groupe et, vous m'en excuserez, c'est tant mieux ! Non pas que je n'aimais pas mais, aussi sympathiques êtes-vous, je préfère être dehors. Toutefois, je garderai toujours un excellent souvenir de vous toutes et tous. Les moments passés à rire, jouer ou bavarder.

Merci à tous les bénévoles qui prennent de leur temps pour venir nous distraire, nous écouter, nous reconforter et nous aider à passer au mieux cette période d'incarcération. Ces moments vont me manquer mais, je le redis, je préfère sortir... Merci mille fois de votre gentillesse et de votre patience. Certains détenus ne sont pas faciles, n'ont pas d'éducation, ni de savoir-vivre. Parfois, j'ai eu honte de l'attitude de certains dans le groupe. Vous avez de la patience.

Mille mercis aussi pour l'aide que vous m'avez apportée : Monique pour le linge, Bernadette pour son aide et son soutien... Toutes et tous m'avez aidé à traverser cette épreuve. Bien

des fois, je suis venu sans avoir le moral et j'en suis reparti avec le sourire.

Dans quatre semaines, je sortirai, je vous donnerai des nouvelles.

Je pars d'ici en train. Selon les horaires, j'espère avoir le temps de passer dire bonjour à la maison d'accueil.

Je vous embrasse (avec un masque), prenez soin de vous. Patrick »

Au jour de sa libération, Patrick était attendu par Monique, bénévole. Ils ont partagé un café avant qu'il prenne son train. Il a envoyé un SMS le soir, la remerciant encore et lui confirmant qu'il était bien arrivé chez ses amis...

Envisager, non sans crainte, qu'il y a un après... Un après la détention, un après la mise à l'écart, un après la peine, un après la nuit...

Espérer une vie nouvelle où il fait bon respirer à l'air libre, où il fait bon être un vivant.

Croire à cette main tendue, rendre ce sourire qui m'a été adressé, s'entendre appeler par son prénom...

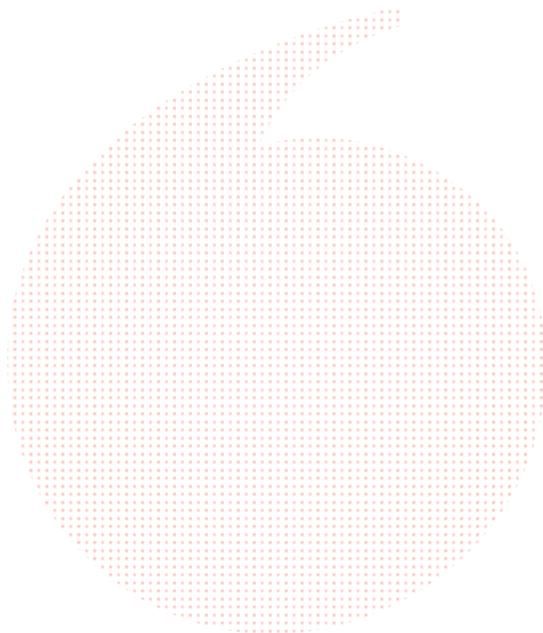
Faire confiance à un à-venir qui se prépare dès aujourd'hui...

S'autoriser la joie d'un jour nouveau, d'une vie véritable, simple, de relations bienveillantes et sans questions...

Exister et être utile dans l'action au coude à coude, pour bâtir une société plus fraternelle. Libérer le corps et l'esprit, si longtemps engourdis.

Cultiver l'art de la rencontre, là est l'essentiel. Oser en équipe les chemins non encore balisés, les lieux inexplorés. Saisir les occasions, car tout commence par une rencontre. ■

** Les prénoms ont été modifiés pour raison de confidentialité.*



Des textes d'auteur pour rire, réfléchir, s'émouvoir, s'interroger, s'étonner, s'exclamer, s'attarder... Sur la vie, sur nos vies et les bonnes et mauvaises surprises qu'elle(s) nous réserve(nt).

À PROPOS DE L'AUTEUR

Henri Meurant est un habitué de ces pages tant sa passion de l'écriture et son expérience de la vie l'amènent à en témoigner par ses textes. Issu du quart-monde, à presque cinquante ans, il a exercé tant de métiers différents qu'il ne peut les citer tous. Intéressé par à peu près tout, il veut tout connaître, tout savoir. En un mot, un passionné de vie. Il nous livre ici un conte de Noël qui semble venu d'un autre âge.

La Messe de minuit

None¹ retentissait au loin quand les maisons de Moutier-lez-Essarts² se profilèrent enfin au détour des méandres que le lacs³ de la route dessinait aux flancs escarpés de la montagne. La neige n'avait cessé de choir depuis leur départ de Percheroc, à prime⁴ sonnante. Ayant voyagé tout le jour, ils étaient transis et fourbus. Bientôt, ils seraient rendus. Grâce à Dieu, ils arriveraient avant nuit tombante !

Nulle vie n'animait les rues et les venelles de la bourgade juchée au piton du Monsmore⁵. Les flocons duveteux avaient étendu sur la région un crissant édredon immaculé qui étouffait jusqu'au murmure⁶ des torrents dévalant les versants du massif boisé. Le cavalier et sa monture traversèrent la grand-place déserte jusqu'au perron couvert de l'hostellerie dont l'enseigne – en frasne⁷ déverni figurant un griffon écarlate acculant un dix-cors aux abois – balançait follement sous les assauts d'une burle⁸ qui glaçait jusqu'aux os. Vidant les étriers, l'homme posa la main sur les naseaux fumants de son cheval, dont le souffle condensait et cristallisait en un nuage scintillant qui tombait en pluie d'étoiles à chacune de ses exhalaisons. Avec chaleur, il lui dit : « *Forcevent, mon fidèle, gîte et picotins⁹ d'avoine parfumée t'attendent !* » Frappant à l'huis du plat de sa dextre¹⁰ gantée de jacquet¹¹ fauve, il provoqua comme un coup de tonnerre dans l'épaisseur du soir. Oyant le claquement de sabots pressés choquant un parquet – rapides tac-tac-tac secs et brefs –, il sut qu'il avait été entendu. Un rougeoiement de feu jaillit lorsque la lourde porte s'ouvrit en grinçant, détournant de sa lumière un petit être replet, grassouillet, à la mine chafouine, sur fond de grande salle bondée où des silhouettes mouvantes festoyaient bruyamment. De la senestre¹², le voyageur mit d'autorité la longe de son destrier¹³ dans les mains

1 Laudes : 3 heures ; prime : 6 heures ; tierce : 9 heures ; sexte : 12 heures ; none : 15 heures ; vêpres : 18 heures ; complies : 21 heures ; matines : minuit.

2 Moutier : monastère ; essarts (d'essarter : défricher) : espaces récupérés sur les bois, les bruyères, etc.

3 Lacs (prononcer « la ») : lacet, cordon. Comparer avec entrelacs, entrelacer.

4 6 heures.

5 Monsmores (de mons, « montagne », et More, « Maure ») : montagnes sombres, noires.

6 Bruit confus et indistinct d'une certaine intensité ; ici, grondement.

7 Frêne.

8 En Ardèche, vent du nord glacial et violent.

9 Mesure de capacité valant environ deux litres et demi.

10 Main droite (de là, dextérité).

11 Écureuil.

12 Main gauche (de là, sinistre, mauvais).

13 Cheval que l'écuyer menait de la dextre.

du tavernier, lui ordonnant d'une voix lugubre de le bouchonner, le panser et le sustenter. Impressionné, le petit homme s'empressa de saisir la courroie à lui baillée et clopina prestement en direction des écuries, dans lesquelles il disparut, cependant que le visiteur entraînait dans l'auberge en refermant derrière lui !

L'âtre, dont la gueule béante grondait et mâchait trois énormes bûches grandes chacune comme un homme, postillonnait des braises en crachotant les étincelles par centaines sur la plateforme protégeant le parquet où, indifférent à tout, un molosse énorme ronflait benoîtement. Les flammes semblaient exécuter un branle¹⁴ échevelé avec les ombres des convives qui siégeaient autour d'un banquet. N'attendant plus d'invité, ceux-ci s'étaient tus dès l'apparition de l'intrus. Qui le cuisseau à la main, qui la coupe aux lèvres, tous s'étaient figés et le regardaient surpris. Très grand, pas loin de sept pieds¹⁵ de haut, il ressemblait à l'ours dont il avait la stature. D'autant plus qu'emmitoufflé dans une épaisse pelisse de bièvre¹⁶ marron, il en imposait davantage. Son front était autant couturé d'affreuses cicatrices que son visage, à demi enfoui derrière une épaisse broussaille hirsute de poils rubescents, était balaféré. Sous la haie touffue des sourcils, ses pupilles, reflétant l'embrasement du foyer, semblaient deux tisons ardents cerclés de bleu intense, presque noir. Il était couronné d'une incandescente crinière léonine, aussi ample qu'elle était longue. Effroyable apparition, s'il en était !

D'un lent mouvement circulaire de la tête, l'arrivant jaugea la vaste pièce – plus de huit toises¹⁷ de long sur cinq de large –, s'arrêtant à la table rectangulaire qui

en occupait le centre. En fayard¹⁸ patiné – de seize coudées¹⁹ par sept –, flanqué de bancs de la même essence brute, l'immense plateau croulait sous une pléthore de victuailles. Il y avait de tout, des galettes, des gaufres, des baguettes, des miches de pain dorées ; des jattes en terre crue débordaient de fruits secs, de noix, de châtaignes, de noisettes et même de glands ; de grands pots de grès

rose, ocre et gris dégoulaient de compotes de pommes, d'abricots, de poires, de rhubarbe, de confitures de fruits rouges, d'alises, d'airelles et de marmelades de toutes sortes ; des poulets, des merles et des merlettes, des cailles et des perdreaux farcis, des pigeons, des coqs et des poules faisanes, des lièvres rôtis courtoisaient le marcassin, le veau de lait et le porcelet grillés à la broche qui trônaient sur des lits de salades diverses dans d'immenses plats de céramique, de cuivre ou d'argile cuite ; quantité de terrines, de pâtés, de daubes, de boudins et de saucissons jonchaient le moindre espace disponible ; moult cruches, carafes, pichets et brocs divers, débordant de vins, de bières, de liqueurs et autres crèmes parfumées, étaient disséminés partout où il y avait place. Pas un empan²⁰, pas une palme²¹, pas un doigt²² de surface qui ne fût libre. Un paradis pour fines gueules, l'Éden des gourmets : Grangousier, Gargamelle et leur engeance n'eussent point démerité de siéger céans !

“ Très grand, pas loin de sept pieds de haut, il ressemblait à l'ours dont il avait la stature. ”

14 Danse remontant au moins au XV^e siècle.

15 Un pied vaut 32,5 centimètres.

16 Castor (de là, la Bièvre qui passe à Paris).

17 Une toise vaut environ 2 mètres.

18 Hêtre.

19 Une coudée vaut environ 50 centimètres.

20 Environ 22 centimètres.

21 Entre 7 et 8 centimètres.

22 1,5 centimètre.

Le pérégrin²³ quitta son lourd mantel de fourrure fauve, le jeta nonchalamment sur une des arches²⁴ en rouvre²⁵ ciré qui trônaient sous les baies vitrées et avança de quelques pas. Ayant salué l'assemblée d'un bref hochement du chef, il prit place à la « part à Dieu²⁶ » innocupée, se saisit d'un hanap²⁷ en étain repoussé, rehaussé d'émail et de nacre, qu'il remplit à rasade d'hypocras²⁸ ambré avant de le vider goulûment, d'un trait. Ayant ainsi fait, il posa ses regards sur tous, s'arrêtant un long instant sur chacun. Ses yeux – plus profonds qu'une nuit sans lune – leur paraissaient juger les tréfonds de leur âme. Quand il eut fait le tour de la compagnie, il joignit les mains, baissa le front sur ses longs doigts entrelacés et psalmodia un bénédicité d'une vibrante voix de stentor. Puis il se redressa. Les traits détendus, ses prunelles avaient viré au bleu tendre et, peut-être grâce à la chaleur du brasier, son teint avait rosé là où son épaisse barbe cuivrée laissait deviner la peau de ses joues. S'emparant d'une écuelle qu'il plaça devant lui, il y déposa une côte d'agneau, une cuisse de faisau, deux navets, quelques châtaignes et noisettes ainsi que deux ou trois branches de fenouil et de céleri qu'il arrosa d'un peu de sauce aillée aux noix et d'une larme de verjus. Il mâchait consciencieusement toute bouchée. On eût dit qu'il méditait sur la saveur des mets, entre chaque déglutition qu'il aidait à glisser d'une lampée de cervoise d'Oudenbourg. Troublés, les convives s'étaient remis à manger. Le réveillon se déroula dans un silence à peine perturbé par le clairnet crépitement des grumes que dévorait la fournaise. Il ne dit mot à personne et personne ne parla. Étonnamment, il ne se resservit pas et, son repas terminé, il se leva, remercia l'aubergiste, enfila son vêtement et ses gants puis sortit. Par les fenêtres givrées, les commensaux observèrent qu'il prenait la direction du monastère. C'est alors que matines²⁹ sonnèrent, les invitant, eux aussi, à s'y rendre pour assister à l'office de la Sainte Naissance.

Quand les villageois arrivèrent au cloître, ils virent l'étranger agenouillé sur un prie-Dieu dans le narthex³⁰. Pareil aux orants³¹ de la crypte, il avait les yeux clos et le front baissé. De ses lèvres s'échappait un léger chuchotisme étrangement musical. Craintivement, les bourgeois allèrent s'asseoir dans les travées du transept, aussi loin que faire se pouvait de l'inquiétant personnage. Lorsque tous furent installés, les moines entonnèrent le *Kyrie eleison* puis le *Gloria in excelsis Deo* que l'assemblée ânonna en marmottant. La messe dura longtemps : oraisons, lectures, psaumes, homélies. Les acolytes se relayant à tour de rôle : lectures, évangiles, sermons, la célébration s'éternisait et les ouailles fatiguées

« Il ne dit mot à personne et personne ne parla. Étonnamment, il ne se resservit pas et, son repas terminé, il se leva, remercia l'aubergiste, enfila son vêtement et ses gants puis sortit. »

23 Homme libre (de là, voyageur, pérégrination).

24 Grand coffre en bois (de là, l'Arche d'alliance).

25 Chêne.

26 Place laissée libre lors des repas de Noël pour prévenir la venue d'un indigent, appelée aujourd'hui « place du pauvre ».

27 Vase, gobelet, récipient ayant vaguement la forme d'un crâne. Les Nordiques en firent dans de vrais crânes humains.

28 Boisson fermentée, à base de vin, sucrée au miel et aromatisée. Hippocrate l'aurait inventée.

29 Minuit.

30 Partie de certaines églises précédant la nef.

31 Statue de personne en prière, par opposition au gisant (de là, oraison).

n'espéraient plus la bénédiction solennelle qui annoncerait le retour chez soi. Contre toute attente, l'officiant invita l'étranger à venir le rejoindre. Celui-ci se leva, traversa la nef d'une démarche à la fois souple et légère, surprenante au vu de son gabarit, franchit le jubé puis la clôture et remplaça le père abbé qui alla s'asseoir dans les stalles³² aux côtés de ses frères de robe. Le pèlerin se tenait bien droit, la posture noble et le port de tête altier. Seul devant le maître-autel, sous le Christ en croix, il imposait tout à la fois le respect et l'humilité. L'assemblée retenait son souffle, se demandant bien ce que cet homme faisait là. Soudain, le grand orgue retentit, répandant dans l'air une myriade de notes poignantes. Le géant prit une profonde inspiration et, levant les yeux au ciel, se mit à chanter : « *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur, Te æternum Patrem...* » (« Dieu, nous te louons, Seigneur, nous t'acclamons, Toi, Père éternel... ») Il avait la voix flûtée des hautes-contre, légère et éthérée mais aussi puissante que l'harmonium monumental qu'elle concurrençait : « *Tibi omnes angeli...* » (« Pour Toi, tous les anges... ») Ses paroles s'élevaient jusqu'aux voûtes, s'y réverbéraient, se métamorphosaient en un choral impressionnant qui disait : « *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus...* » (« Saint, saint, saint, le Seigneur, Dieu... ») S'alliant aux accords, sublimant la mélodie, magnifiant les arpèges, transcendant les harmonies, ses vocalises ricochaient sur les murs, bondissaient de paroi en paroi, s'envolaient de croisée en croisée : « *Fiat misericordia tua, Domine, super nos...* » (« Que ta miséricorde se fasse sur nous, Seigneur... ») D'écho en écho, la polyphonie d'envolées lyriques emplissait tout le volume intérieur de l'abbatiale, investissait toutes les poitrines. Jamais les habitants du lieu n'avaient ouï l'Hymne au sacré interprété aussi merveilleusement. Jamais leur âme ne s'était autant émue des paroles que tous, pourtant, connaissaient par cœur, que chacun marmonnait lors des offices majeurs, prononçait depuis toujours sans y prêter le moindre sens. La pureté cristalline de la voix, la ferveur du chantre s'insinuaient en eux, leur offraient la joie d'être, leur révélaient la grâce de la foi partagée. Aussi, est-ce à l'unisson d'un même cœur qu'ils se joignirent en chœur au poète pour clamer le dernier vers de la louange : « *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum !* » (« En toi, Seigneur, j'espère : sans confusion pour l'éternité ! ») Ils étaient heureux.

L'inconnu, passant au milieu d'eux, s'éclipsa discrètement de l'abbaye. Il se remit en selle et Forcevent partit au grand galop dans un flamboiement de flocons moirés par les lueurs de l'aube naissante. On raconte encore aujourd'hui au village que prime retentissait lorsqu'il disparut.

None tintinnabulait au beffroi de Fayt-l'Alleu³³ lorsque les fumées, s'élevant du toit des chaumières du hameau champêtre, apparurent à l'horizon. Ils avaient voyagé tout le jour et ils étaient transis et fourbus. La neige...

Si vous laissez « part à Dieu » lors du prochain réveillon, peut-être ouïrez-vous les hennissements de Forcevent dans la nuit étoilée, peut-être l'Homme viendra-t-il chanter pour vous. Miracle de la Nativité ! Qui sait ? ■

Henri Meurant

32 Rangées de sièges adossés aux murs du chœur des églises, de part et d'autre du maître-autel.
 33 De fayt, hêtre, et alleu, terre franche ne dépendant d'aucun seigneur. En Belgique, Braine-l'Alleud, en Brabant wallon.

Où trouver *L'Apostrophe* ?

L'Apostrophe est une revue semestrielle du Secours Catholique – Caritas France.

Elle est accessible gratuitement au format numérique à l'adresse lapostrophe.secours-catholique.org. Vous pouvez également commander, gratuitement à cette même adresse, un à cinq exemplaires papier du numéro désiré.

L'abonnement à *L'Apostrophe* est réservé aux groupes membres du Secours Catholique et de son réseau.

Pour toute information ou abonnement, contactez-nous à :
emmanuel.maistre@secours-catholique.org



L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 5000 exemplaires.

Version numérique sur lapostrophe.secours-catholique.org

Directrice de publication : Véronique Fayet

Comité éditorial : Clarisse, Solen, Brigitte, Henri, Cyril, Jacques, Thierry, Emmanuel, Aïck.

Création maquette : Guillaume Seyral

Iconographie : Élodie Perriot

Photo de couverture : Christophe Hargouès / SCCF

Correction : Olivier Pradel

Impression : Centr'Imprim – Issoudun (36)

Ont participé à ce numéro :

Les ateliers d'écriture du Secours Catholique du Puy et de Brioude, de Loire-Atlantique, d'Amiens et de Dreux. Les participants à « la parenthèse fraternelle » du Secours Catholique du Gard et au livret « J'écoutais la planète vivre doucement » des Côtes-d'Armor. La troupe de théâtre « Du c(h)œur des femmes » issue du Fitorio théâtre de Nantes de Vanille Fiaux. Enfin, la communauté de base des habitants de Piura au Pérou.

Et, par ordre d'apparition : Éric, Claude, Nelly, Irya, Assiatou, Joël, Odette, Jeanine, Aomar, Tof, Marie-Martine, Annie, Catherine, Henri, Corinne, Clarisse, Niamat, Aurora, Amadou, Francine, Jacques, Cyril, Jérôme.

Rédaction : Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75 007 Paris.

Contact : dept.pouvoiragir@secours-catholique.org

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris, 2020)

L'Apostrophe, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

lapostrophe.secours-catholique.org

 [caritasfrance](https://twitter.com/caritasfrance)
 [Secours Catholique-Caritas France](https://www.facebook.com/Secours-Catholique-Caritas-France)



**ENSEMBLE,
CONSTRUIRE
UN MONDE JUSTE
ET FRATERNEL**